



L'autre Parole

COLLECTIVE **FÉMINISTE** et CHRÉTIENNE

VIVRE UNE SPIRITUALITÉ FÉMINISTE DE L'INCARNATION



Numéro 163, printemps 2024

Numéro 163,
Printemps 2024

VIVRE UNE SPIRITUALITÉ FÉMINISTE
DE L'INCARNATION



Sommaire

<i>Liminaire</i> — Denise Couture	4
OUVERTURE	
<i>du sang dans le bénitier</i> — Nancy Labonté	6
RÉCITS	
<i>Une expérience du toucher en milieu pédiatrique. Moi aussi, j'aime les massages</i> — Nathalie Tremblay	7
<i>À toi disparu</i> — Anonyme	11
HISTOIRE	
<i>Le thème de l'incarnation au fil des revues L'autre Parole</i> — Christine Lemaire	14
PRATIQUES	
<i>Le zazen : ne pas faire</i> — Denise Nadeau	21
<i>Voyage au bout de soi en temps de maladie</i> — Samia Amor	25

RETOURNEMENTS EN ÉCOFÉMINISME

La matérialité de Dieu — Denise Couture 30

Une spiritualité incarnée — Pierrette Daviau 35

CLÔTURE

Ceci est mon corps, ceci est mon sang — Martine Lacroix 40

Sur le ventre de la dune, elle voit — Mélanie-Florence Bedouin 42

LA CHRONIQUE DE MARTINE

Les menstrues, de Marie à nous — Martine Lacroix 43

L'autre Parole : une collective organisée en groupes 47

Crédits des photographies et dessins 48

Liminaire

Les pratiques spirituelles féministes mettent le corps en mouvement. Elles l'animent, elles le façonnent, elles le guérissent, elles le vivifient. Ce sont des pratiques d'incarnation. Les articles de ce numéro le montrent sous divers angles à partir de perspectives variées.

Le poème *du sang dans le bénitier* de Nancy Labonté ouvre le numéro. Il nous fait voyager d'une « saignée mensuelle » à un élan « libre comme le souffle ».

Puis, deux récits racontent des expériences de toucher du cœur, des mains, du corps. Nathalie Tremblay relate une expérience de massage en milieu pédiatrique. Une autrice anonyme narre sa rencontre ultime avec la mort au moment de donner naissance.

Dans la section histoire, Christine Lemaire dépeint la manière dont la collective L'autre Parole a abordé le thème de l'incarnation au fil des années, en particulier dans quatre numéros antérieurs de la revue. La question du corps, thème du premier colloque de la collective, les traverse. Un fil conducteur de pratiques spirituelles s'est nommé avec le temps autour de symboles tels la Christa et la Sagesse incarnée.



Bien avec soi

Deux articles présentent des pratiques corporelles de spiritualité bouddhiste et musulmane : celle du zazen convie à « ne pas faire », attentive aux sensations du corps (Denise Nadeau), et celle, musulmane, approfondit la présence au monde en temps de maladie (Samia Amor).

S'ensuivent deux articles en spiritualité chrétienne au sujet des retournements engendrés dans le domaine de l'écothéologie. Sous le titre *La matérialité de Dieu*, Denise Couture opère un décapage de la vision assez spontanée du Dieu comme pur esprit pour incruster la Dieu dans la matérialité des corps et de la vie. Sous le titre *Une spiritualité incarnée*, Pierrette Daviau offre un tour d'horizon des spiritualités écothéologiques.

Deux poèmes clôturent le numéro : la prière *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, de Martine Lacroix, et *Sur le ventre de la dune, elle voit*, de Mélanie-Florence Bedouin. Le premier reprend le thème des mots d'ouverture, « la saignée mensuelle » nommée cette fois « menstruelle ». Le

deuxième revient sur l'image du souffle. « Elle voit en elle ce souffle qui la soulève, qui la révèle », mais elle sait l'aliénation, et elle pratique la transgression.

Nous inaugurons dans ce numéro une nouvelle chronique, *La chronique de Martine*, tenue par Martine Lacroix. Elle y abordera des sujets d'actualité. Elle ouvre la série par la question des menstruations, enjeu féministe central en ce qui concerne les corps des femmes, dépolitisé s'il en est un, qu'il est pourtant urgent de rendre politique.

Enfin, nous accueillons en 2024 une artiste en résidence, Jo-Ann Lévesque, photographe artistique qui offre dans ce numéro une série de photos de plantes et d'oiseaux. Leurs postures lui rappellent des attitudes spirituelles.

Bonne lecture !

Denise Couture
Pour le comité de rédaction

OUVERTURE

du sang dans le bénitier

Nancy Labonté, *groupe Bonne Nouv'ailes, L'autre Parole*

une saignée mensuelle manquante
une blessure soudainement coagulée
de l'eau dans un bénitier

crustacé sans os
une traversée darwinienne
durant une gestation humaine

corps nu
corps emmailloté
faim

brailler des besoins
pour s'exprimer
et devenir soi

une personnalité se forge
une âme s'incarne
au travers des habitudes

manque et peur
froid et lumière
abandonnée

prends-moi dans tes bras
chaleur organique
guérison de l'être

marcher infiniment
seule de l'eau à l'air à la mort
libre comme le souffle



©20-Alex Lévesque

Envol

RÉCITS

Une expérience du toucher en milieu pédiatrique.

Moi aussi j'aime les massages

Nathalie Tremblay¹, groupe *Phabé*, L'autre Parole

La maladie et le temps d'arrêt qu'elle impose peuvent bien souvent se transformer en une occasion favorable de guérison intérieure ou d'enracinement dans ce qui compte vraiment. Les soins spirituels en milieu pédiatrique contribuent à l'humanisation de l'expérience de l'hospitalisation. L'intervention en soins spirituels cherche à comprendre ce qui anime les individus dans la lecture de leur vie. C'est à travers une rencontre avec l'autre que les thèmes sont explorés, par exemple le rapport à soi et à l'autre, le rapport au temps, les valeurs, les croyances, les personnes significatives, les passions, les rêves et les déceptions. Si on retrouve une grande diversité des sujets englobée dans le concept de spiritualité, les moyens d'entrer en relation sont tout aussi nombreux. Cet article illustre, à partir d'une situation clinique, le déploiement de la rencontre spirituelle par l'utilisation de la massothérapie.

J'étais auprès d'Alice², une petite fille d'âge préscolaire hospitalisée depuis quelques mois sur l'unité d'oncologie. Je la rencontrais quelques fois par semaine. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque cette dernière me fit signe de toucher ses pieds ! En effet, s'il m'arrive à l'occasion de proposer aux parents un massage des mains ou d'enseigner quelques techniques pour les jeunes bébés, c'était la première fois qu'une enfant me faisait directement la demande d'un toucher.

Premier véhicule de notre vie en ce monde, le corps crie sa présence lorsqu'il est malade. De façon générale, lors de l'hospitalisation, les touchers sont multiples, mais la plupart d'entre eux sont des touchers désagréables, du fait qu'ils sont associés à des procédures qui génèrent bien souvent des inconforts. Les enfants hospitalisés n'y échappent pas : ils se retrouvent à l'hôpital

¹ En 1999, Nathalie Tremblay a obtenu sa certification pour la pratique en massothérapie, du massage suédois. Elle est intervenante en soins spirituels en milieu pédiatrique.

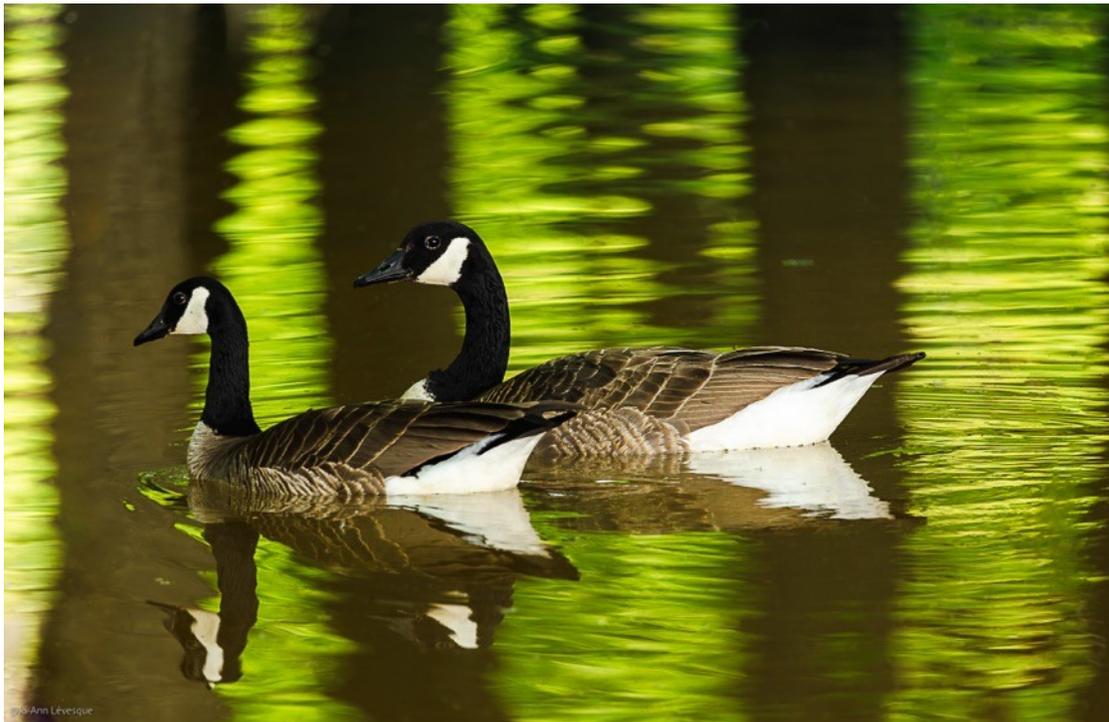
² Je remercie la maman d'Alice (nom d'emprunt) qui m'a donné l'autorisation d'écrire et de publier un texte sur cette rencontre particulière lors de l'hospitalisation de sa fille, autorisation verbale obtenue le 26 novembre 2023. Dans ce texte, j'ai repris à certains endroits des mots d'enfants, afin de conserver le caractère pédiatrique.

d'abord à cause de leur corps (physique, émotionnel, spirituel) malade. Pourquoi s'intéresser au sens du toucher dans un contexte de réponses aux besoins spirituels ? Régulièrement, après avoir expliqué le travail d'intervenante en soins spirituels en milieu pédiatrique, les parents me demandent : « Comment se vit la reconnaissance de la spiritualité avec un bébé ou un enfant ? » L'objectif de cet article est de répondre à ces deux questions, mais surtout de témoigner de l'importance de la spiritualité, du rapport entre corps et esprit à partir de l'exemple de l'utilisation de la massothérapie. En effet, la mobilisation du toucher dans un moment de soins spirituels permet d'illustrer comment on peut vivre une rencontre spirituelle avec les enfants, pour les rejoindre dans leur univers.

Nathalie, moi aussi je veux un massage

Je me tourne vers la mère d'Alice qui m'explique :

- J'ai eu droit à un massage, ce matin, offert par la fondation de l'hôpital. Je pense qu'Alice veut que tu lui fasses un massage.
- Maman, vois-tu une objection à ce que je fasse un petit massage à Alice ?
- Alice serait vraiment contente que tu lui fasses un massage ; d'ailleurs, c'est elle qui te l'a demandé.
- Alice, on va faire un petit massage de tes pieds, de tes mains et de tes jambes. Tu sais, Jésus aussi utilisait ses mains pour faire du bien aux personnes malades.



Ensemble

Me voilà à parler de l'utilisation que Jésus a faite de ses mains à une petite à peine entrée dans l'enfance, pour souligner le bienfait qu'il y a à mobiliser le sens du toucher. Alice porte des bracelets au pied et au bras, avec des médailles de bébé Jésus et de maman Vierge Marie. Papa Joseph est également présent en image, au chevet d'Alice. Malgré son très jeune âge, elle grandit dans la foi chrétienne. Sa spiritualité est ancrée dans la prière et entourée de celle d'un grand-père pasteur africain, toujours au chevet de sa petite fille. La vie spirituelle d'Alice impressionne d'ailleurs chaque membre de l'équipe qui côtoie cette jeune grande dame. Indirectement, le massage de ses pieds nous a amenés à nous arrêter pour parler de maman Vierge Marie, cette maman qui est toujours présente auprès de son enfant bébé Jésus.

Dans le cadre du présent texte, cette expérience clinique me servira de point d'ancrage pour réfléchir sur l'utilisation d'une technique de bien-être – la massothérapie – à l'image de Jésus. L'évangéliste Marc reprend ces paroles de Jésus : « Je suis venu pour les malades et non pour les bien-portants » (Mc 2,17).

Dans le livre *Pratiques et constructions du corps en christianisme*, on indique : « Le corps est le lieu d'échange de pouvoir et de l'amour, de l'amitié, de la confiance, de la solidarité tout autant que de la trahison³. » Dans un contexte de réponse aux besoins spirituels, la mobilisation du sens du toucher devient une façon d'entrer en dialogue avec les enfants, dialogue ancré d'abord dans le mouvement. Pour Alice, cette invitation, ce dialogue, traduit une confiance et un désir d'entrer en relation. Amelia D. Auckett conçoit l'utilisation de la massothérapie comme une expression de l'amour pour l'autre à travers le bienfait du toucher⁴. Ainsi, les mains deviennent l'outil pour accompagner l'autre personne dans cette rencontre avec elle-même. Dans le cas d'Alice, elle est hospitalisée pour un cancer qui nécessite de prélever les globules blancs et de les réimplanter quelques semaines plus tard, ce qui fait en sorte qu'elle doit demeurer en isolement, impossible pour elle de sortir de sa chambre même pour aller à la salle de jeux.

Alors Alice, est-ce que ça fait du bien ? Veux-tu que je continue ?

Les traitements de chimiothérapie étant particulièrement intenses, Alice est très faible et ne peut sortir de sa chambre. Chaque fois qu'une personne de l'équipe médicale s'approche d'elle, c'est pour administrer un médicament ou pour procéder à des examens, ce qui s'avère pour le moins désagréable.

« Tu vois comme elle aime le massage ! » de s'exclamer sa maman.

³ Maxime ALLARD, Jean-Guy NADEAU et Denise COUTURE, « Préface », dans Maxime ALLARD, Denise COUTURE et Jean-Guy NADEAU (dir.), *Pratiques et constructions du corps en christianisme*, Montréal, Fides (Collection Héritage et projet 75), 2009, p. 11.

⁴ Amelia D. AUCKETT, *Le massage des bébés. L'attachement parent-enfant par le toucher*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1983, 120 p.

Jésus se présente comme une figure d'accueil du prochain, un accueil centré autour d'un toucher qui guérit le corps malade de celui ou de celle qui souffre. De même, l'utilisation du toucher dans le contexte du soin devient une incarnation de l'agir du Christ en touchant le corps malade pour lui apporter paix et réconfort. La main devient ainsi porteuse d'un moment qui fait du bien, d'un temps où tous les petits tracassés s'envolent, mais également d'une relation privilégiée. Le corps malade ne prend plus toute la place. La rencontre avec une autre personne ainsi qu'un lien avec Dieu peuvent advenir. On dépasse le corps malade pour y voir le corps porteur d'un message : la présence de Jésus-Christ ainsi que la présence bienveillante de la Sainte-Famille. En offrant à Alice ce massage, on reconnaît indirectement qu'elle habite son corps comme toute autre personne. Cela permet également de ressentir le corps comme un lieu de plaisir alors que les autres plaisirs ressentis par le corps sont supprimés par les traitements, par les effets secondaires importants ainsi que par la nutrition par gavage. De plus, l'utilisation de techniques de massothérapie permet de réduire certains inconforts, dont le stress, mais surtout, d'exprimer l'amour de Dieu à travers la relation au corps. Plus important encore, elle permet de comprendre et d'expérimenter cette idée centrale dans le christianisme, à savoir l'incarnation du verbe qui s'est fait chair. L'incarnation traduit ici l'indivisibilité du corps et de l'esprit, l'omniprésence du caractère divin dans l'humain.

De la même manière que Jésus a répondu à l'appel de la femme hémorroïse ou du lépreux, Alice m'a invitée à répondre à sa demande. Le toucher thérapeutique a ceci de particulier à savoir qu'il implique une présence à soi et à l'autre, de sorte que la personne qui reçoit le massage devient plus sensible à ce qui se passe à l'intérieur de son corps. Dans le cas présent, Alice nous rappelle qu'elle existe d'abord à partir de ce corps, corps malade, corps affaibli, mais corps qui veut être regardé, touché et aimé. Dans un tel contexte, le toucher devient un geste de compassion et d'amour du prochain qui se veut apaisant, réconfortant et incarné. Comme l'évangile de Jean l'évoque : « Je vous appelle amis » (Jn 15,15). C'est le sens « d'être avec » qui prend vie, qui se déploie en répondant à l'appel, en se mettant au service de l'autre.

La famille et la nouvelle famille que représente l'unité d'oncologie espèrent la guérison totale d'Alice. Celle-ci bénéficie des meilleurs soins possibles, mais aussi des bienfaits de la prière de sa famille. On peut toucher avec des mots, mais, d'abord et avant tout, avec notre corps. Comme le dit Ashley Montagu, « ce ne sont pas tant les mots que les gestes qui transmettent les émotions et l'affection dont chaque personne a grandement besoin⁵ ». Si les paroles touchent, les gestes parlent de la présence, à soi, à l'autre, qui, lorsqu'elles se rencontrent, deviennent incarnation de la présence divine.

⁵ Ashley MONTAGU, *La peau et le toucher. Un premier langage*, trad. de l'anglais, Paris, Seuil, 1979 (1971), p. 220.

À toi disparu

Anonyme

Cette lettre a été écrite par une femme enceinte, rencontrée par une nuit de novembre au centre des naissances. Quelques jours auparavant, l'enfant à naître avait été diagnostiqué avec une maladie génétique très rare s'accompagnant de plusieurs malformations, le rendant inapte à la vie. La maman était seule pour vivre le drame de la rencontre avec son enfant mort-né. Nous accueillons dans ces pages sa lettre au disparu. [Note de la rédaction]

Le jour où j'ai su que tu étais dans mon ventre n'était pas le plus heureux de ma vie. Je te mentirais si je te disais que j'avais sauté de joie et que mon cœur battait la chamade au moment où il était temps de regarder le résultat du test de grossesse. En fait, je savais que tu étais là, car mon retard était inhabituel. Je te sentais bien en moi, mais il semble que je redoutais de faire le test qui devait confirmer ce que je savais pourtant trop bien. Est-ce qu'inconsciemment je sentais que la nature avait changé le cours normal des choses ?

Laisse-moi essayer de décrire mon état d'âme à ce moment, en essayant d'être fidèle à ce que je pense avoir ressenti exactement. J'étais triste, d'une humeur navrante et pas trop satisfaite des derniers jours qui s'étaient écoulés. Je me savais prête pour mon devoir de mère, mais en même temps, semble-t-il que je n'étais pas plus disposée qu'il ne le fallait. J'étais passée par beaucoup d'émotions et j'étais arrivée à un point où j'étais fatiguée. Avec le recul, je n'arrive pas trop bien à m'expliquer cette attitude détachée. Cela faisait longtemps que je t'attendais, un temps où je n'avais que des tests négatifs. Pourtant, ce jour-là, aucun sourire n'est apparu sur mon visage. Je ne voyais que deux barres qui venaient marquer le premier pas vers notre traversée à tous les deux.



Intimité spirituelle

Sentais-tu ce que *Manman*¹ ressentait ? Je ne peux pas te dire pourquoi j'étais triste, mais je sais que cette tristesse me rendait mal, si bien que plus rien n'avait d'importance, pas même cette preuve que tu étais avec moi. Est-ce que j'étais triste parce que tu étais non désiré ? Non ! Jamais, non ! Alors, pourquoi ne pouvais-je pas sourire au moins ? Je me demandais à quoi ressemblait ta conception, car je savais que cela devait être un moment béni.

Mon fils, je te rassure bien vite en t'affirmant qu'il y a eu, dans le petit chez-nous à Papa et à *Manman*, beaucoup d'amour à l'époque de ta conception. La réalité était tout simplement bizarre pour moi quand il fallait faire ce petit test de pipi. Je pense aussi que j'étais lasse d'avoir autant guetté ta présence. Non pas que ton Papa ne t'attendait pas lui aussi, d'ailleurs, à ce propos, je peux te dire que tu as un Papa qui sait comment donner beaucoup d'amour à ses enfants.

Mon amour, te porter dans mon ventre est la seule chose réelle qui ne me soit jamais arrivée. Je ne sais pas quelle sera la force de mon amour pour toi demain, mais je sais que je t'ai aimé de toute mon âme et que tu m'as permis de découvrir ce que c'était que de vivre en toute harmonie avec un autre être. Cette lettre que je t'adresse aujourd'hui restera un message que ta *Manman* de 25 semaines et 6 jours t'a laissé dans ce monde. Si un jour Jéhovah, celui qui est, qui sait et qui fait tout, autorisait ta venue dans ce monde, puisses-tu la lire et avoir tout au moins une idée de ce qui se passait de l'autre côté de mes entrailles.

Après les quelques jours qui ont suivi le premier test de grossesse maison, je me suis surprise à sourire et à toucher mon ventre à la place où je pensais que tu étais niché. Mon ange, plus les jours passaient plus je me redécouvrais et plus je prenais conscience de notre réalité. Est-ce que j'ai dit merci à Dieu ? Est-ce que j'ai annoncé la bonne nouvelle à tout le monde ? Je ne sais quand exactement j'ai eu à faire l'un ou l'autre, mais ce dont je suis sûre c'est que j'étais très reconnaissante de t'avoir avec moi.

Puis vinrent ces jours où tout commença à me ramener à une tout autre réalité. J'apprenais que mon corps, semble-t-il, n'a pas pu t'accueillir comme il le fallait. Ironie du sort, j'étais celle de tes deux parents qui en était responsable. Quand j'ai commencé à avoir des échanges sur le sujet, je savais que le chemin allait être long et périlleux et qu'à un moment ou à un autre on allait finir par se séparer. On parlait d'une malformation, de ta malformation ! Cette plaie, ce drame, ce fléau allait s'abattre sur nos deux vies et me conduire sur cette longue route de frustrations, de pleurs et de plaintes incessantes auprès de Jéhovah. Je suis passée par toutes les étapes de déni, d'espoir et de peur, tandis que pendant nos petits moments à nous, avec la caresse de mes mains je ne te parlais que d'amour et j'essayais sans cesse de te décrire un quotidien en couleur.

¹ L'autrice est haïtienne et parle le créole.

Je ne vais pas te parler de tout ce qui s'est passé ni de mes crises de frustrations. Je sens pourtant le besoin de dire que si la nature a pu nous jouer ce tour, à toi et à moi, c'est l'acte le plus cruel qui n'ait jamais pu exister en ce bas monde, celui de permettre que dans le ventre de sa *Manman* un petit être si pur, si innocent, et si digne d'être aimé, n'ait pas pu s'accorder à la loi des « gènes ». Je voudrais crier justice, que justice soit rendue ! Pourtant, je ne sais vers qui me tourner pour plaider cette cause, notre cause. Pourquoi ai-je vécu assez pour connaître pareil drame et survivre à une telle séparation ? Que dis-je, survivrai-je ?

Mon amour, mon rêve, mon bonheur, mon enfant, mon fils, mon bien-aimé, puisses-tu trouver la paix, le repos, mais surtout ta place véritable dans cet univers ! Que les atomes de ton corps puissent renaître pour être en accord à cette loi naturelle qu'est la vie, en parfaite harmonie avec le divin.

De ta *Manman*, qui est restée ici-bas le regard et les bras vides, les pas flottants, avec un cœur qui ne bat que pour toi.

HISTOIRE

Le thème de l'incarnation au fil des revues *L'autre Parole*

Christine Lemaire, groupe *Bonne Now'ailes*, *L'autre Parole*

L'incarnation est un thème récurrent, au cœur de la réflexion et de l'action de la collective *L'autre Parole* depuis ses tout débuts, en 1976. Il s'impose donc d'en faire le récit, en prenant comme marqueurs les quatre numéros de la revue qui y ont été entièrement consacrés. Ceux-ci nous permettront de saisir l'évolution d'une parole forte et emblématique, portée par des féministes chrétiennes.

1978

Le premier colloque de la collective, tenu à l'été 1978 à Rimouski, avait déjà pour thème le corps des femmes. Dans le numéro annonçant l'événement¹, on avait invité les éventuelles participantes à venir partager leurs questionnements les plus pressants.

Marie-Andrée Roy qualifie la proposition de *L'autre Parole* d'« audacieuse et vertigineuse », et ce, pour quatre raisons. D'abord, la réappropriation du corps concerne toutes les femmes. Ensuite, chacune ne peut ignorer la réalité matérielle et corporelle de son propre corps. La troisième raison est la nécessité de s'ancrer dans une *praxis* avant de faire évoluer la corporéité vers les idées et les écrits. Enfin, l'autrice affirme qu'« une théologie féministe n'a de sens que si elle reconnaît l'importance et la place du corps libéré dans son propre discours² ».

Le numéro suivant propose un compte rendu de cet événement. Marie Gratton y expose ses réticences face au thème choisi, qui tiennent à la dualité malsaine entre corps et esprit, bien qu'elle admette que « ce colloque, qui a permis aux femmes de se dire entre elles, pour mieux se comprendre, m'est apparu fort utile³ ». Elle salue au passage une plongée préalable dans la

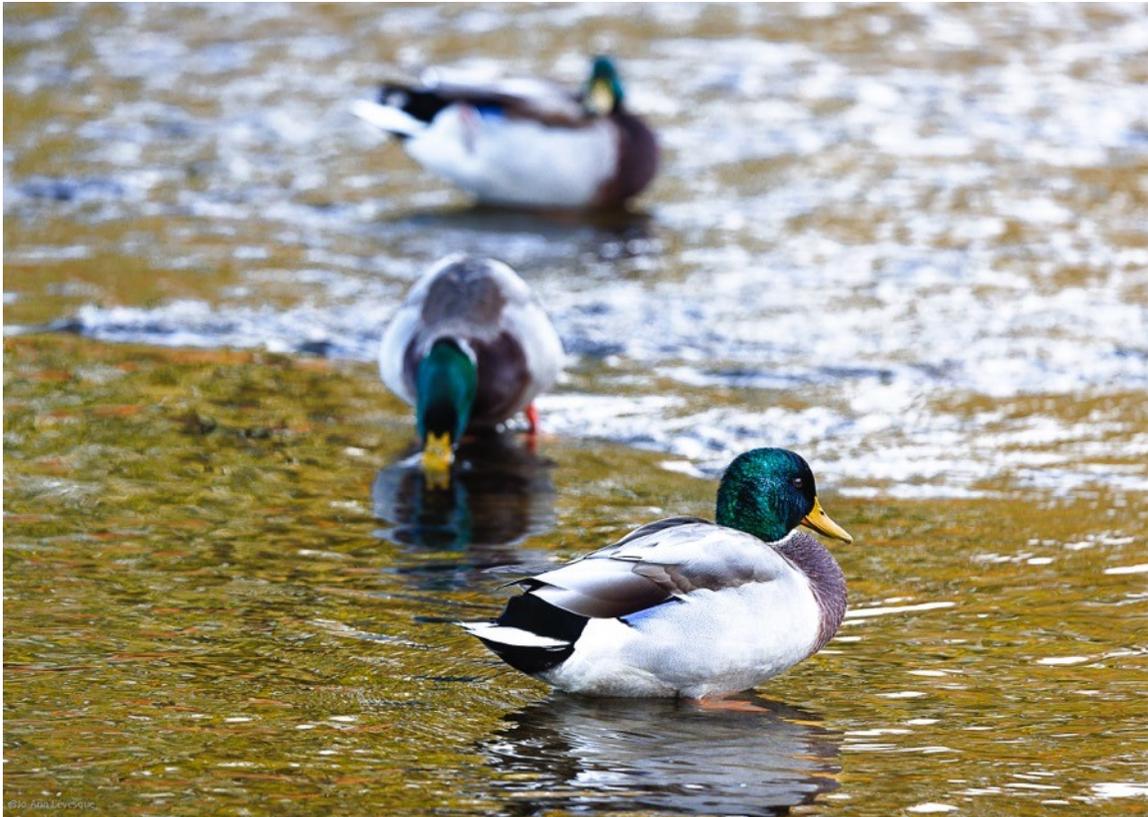
¹ « Notre colloque à l'horizon », *L'autre Parole*, n° 6, 1978.

² *Ibid.*, Dossier II, p. 1.

³ « Nous continuons », *L'autre Parole*, n° 7, 1978, p. 13.

Tradition chrétienne, nécessaire pour solidifier l'assise sur laquelle les discours ont pu émerger⁴.

Pour cette autrice, les corps des femmes et des hommes sont « pétris de la même farine⁵ ». Les hommes « ont davantage à minimiser cette réalité pour ne pas avoir à en assumer les implications qui sont énormes, on s'en doute bien⁶ ». Elle retire de cette rencontre l'idée « fascinante » que « nous ayons des choses importantes à dire aux hommes sur la relation à Dieu, en tant que femmes ayant vécu des expériences privilégiées de possession et de dépossession⁷ ». Elle déplore enfin le fait que le christianisme se soit développé sur des « données enfouies profondément dans l'inconscient collectif et véhiculées par la culture » et qu'il « ait contribué à ancrer plus profondément les tabous et les mythes ancestraux sur la femme plutôt que de les transcender⁸ ».



Bien avec les autres

⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*, p. 16.

Sans nul doute, ce colloque a été fructueux en prises de conscience. France Bélanger en a tiré l'idée que l'homme « refuse son propre corps à travers celui de la femme⁹ ». Béatrice Gothscheck affirme pour sa part : « Nous avons compris qu'une "prise de parole" doit se réaliser par une réappropriation "totale", c'est-à-dire celle de notre corps et de notre discours¹⁰. »

La question du corps des femmes se présente donc dans ce colloque comme un asservissement par un système dont les images et les comportements d'exclusion font obstacle à son autodétermination. En d'autres mots : « Nous sommes encore des colonisées¹¹ », conclut France Bélanger.

1991

Treize ans plus tard, c'est au tour du comité de rédaction de la revue de se pencher sur le thème de l'incarnation. De façon exceptionnelle, le numéro s'ouvre sur un poème de Dyonisa, première poète de *L'autre Parole* :

Mon corps se consumait d'amour :
Pourquoi m'ont-ils brûlée ?
Mais ma chair calcinée s'est faite Verbe ;
Et ce Verbe a habité parmi eux ; ce Verbe habite parmi eux.
Et de cette Autre Parole, l'Espérance est née¹².

Dans le liminaire qui suit, Rita Hazel proclame : « Dieue [sic] s'est fait homme. [...] Il s'est fait femme aussi. On ne le dit pas assez. Il continue de s'incarner en chacune de nous¹³. » Le concept de la Christa n'est pas encore dans le langage de *L'autre Parole*, mais il n'est pas bien loin ! L'autrice déclare aussi que l'éducation chrétienne est une chape de plomb de laquelle il faut se libérer.

Un texte d'Ivone Gebara est central. Sa lecture nous amène cependant à constater que les idées phares de l'argumentaire étaient déjà bien présentes dans les discours rapportés du colloque de 1978. S'appuyant sur la théologie de la libération, l'autrice affirme d'entrée de jeu que le corps doit devenir le nouveau point de départ pour la théologie morale. C'est en effet « du corps que partent tous les problèmes et vers lequel tendent à converger toutes les solutions¹⁴ ».

⁹ *Ibid.*, p. 10.

¹⁰ *Ibid.*, p. 18.

¹¹ *Ibid.*, p. 10.

¹² « Un corps toujours à libérer », *L'autre Parole*, n° 52, 1991, p. 3.

¹³ *Ibid.*, p. 4.

¹⁴ *Ibid.*, p. 5.

Elle poursuit : « Partir du corps, c'est partir de la première réalité que nous sommes et que nous connaissons¹⁵. »

La théologienne brésilienne évoque le premier mythe de la création, où le corps d'Ève est avant tout « le désir d'un autre corps¹⁶ », celui d'Adam. Le fait de lier le corps des femmes à la sexualité fait en sorte que le rejet de la sexualité mène au rejet des femmes. Elle écrit :

Les hommes de la religion, marqués par un profond dualisme, avaient peur d'être engloutis par les abîmes profonds de leur propre moi, par les forces mystérieuses de la vie exprimées par le corps de la femme. Ils ont confondu ce corps avec leurs peurs existentielles. Pour cela, ils l'ont fui¹⁷.

Cette peur du corps des femmes devra pourtant être transcendée, de telle sorte qu'elle devienne « la peur de l'homme et de la femme devant le mystère de l'existence¹⁸ ». En d'autres mots, la peur du corps des femmes ne doit plus servir à camoufler une peur existentielle plus profonde et tout simplement humaine. En revanche, le fait d'accepter le corps des femmes entraînerait une nouvelle organisation de l'espace et des pouvoirs « sacrés » ; c'est aussi pourquoi il reste menaçant¹⁹.

Ainsi, une libération du corps, particulièrement celui des femmes, est à accomplir. « Partir du corps c'est le racheter, c'est accueillir en lui la création comme profondément bonne²⁰. » Elle célèbre l'énergie divine en chacune de nous et la sexualité comme expression de cette même énergie.

Outre le texte de Gebara, la plupart des articles de ce numéro portent sur des enjeux tels que la violence et l'appropriation du corps des femmes. Seul le dernier, intitulé « hymne à mon corps », est plus positif.

1997

Le colloque de 1997 a fait date selon Denise Couture qui indique, dans son ouvrage *Spiritualités féministes*²¹, qu'il s'agit là du lieu de naissance de la Christa, pour les femmes de *L'autre Parole*. Il faut croire que notre fleuve Saint-Laurent est fécond, puisque c'est aussi à ses pieds, à Rimouski, que *L'autre Parole* était née vingt ans plus tôt !

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 6.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Denise COUTURE, *Spiritualités féministes : pour un temps de transformation des relations*, Montréal (Québec), Les presses de l'Université de Montréal, 2021.

Dans le but de raffermir les bases de la discussion à venir, une présentation de Louise Melançon fait un tour de la question en citant les théologiennes féministes étatsuniennes. Elle mentionne notamment que Elisabeth Schüssler Fiorenza²² situe Jésus dans la tradition de la Sagesse, la Sophia, et porte attention au caractère inclusif du Christ Sauveur en même temps qu'au modèle d'égalité qui qualifie « la suite de Jésus²³ ».

Puis, la discussion s'enclenche, menée par le groupe Bonne Nouv'ailes. Cinq grands énoncés se dégagent au moment de la plénière.

Premièrement, la Christa est la libération d'une parole qui elle-même libère²⁴. « Ce langage donne une force pour avancer vers le sacré », pour s'en réapproprier les symboles. Elle donne la confiance en soi nécessaire pour y parvenir²⁵. Dans un article subséquent, Monique Dumais viendra confirmer cette idée « fortement démontrée » que « des références à des symboles féminins pour représenter Dieu peuvent contribuer à développer et à accroître l'estime de soi chez les femmes²⁶ ».

La deuxième grande idée est que la Christa est une incarnation du divin au cœur des expériences des femmes. « Christa pousse à vivre son humanité dans toutes ses dimensions²⁷. » « Christa est vie, mouvement, respiration, battement de cœur, marche, dépassement, malgré nos périodes de stagnation²⁸ », écrit Marie-Josée Riendeau à ce sujet.

Le troisième énoncé stipule que l'intensité de la présence de la Christa pousse à l'audace prophétique. Elle peut être vue comme une image de mise au monde²⁹, image qui sera d'ailleurs reprise lors de la célébration.

Le quatrième énoncé proclame que nous sommes toutes ensemble Christa. Christa est communautaire. Communauté de femmes, bien sûr, mais aussi avec les hommes. « C'est autant dans les dimensions homme que femme que Jésus ressuscite³⁰ », une conviction qui habitait déjà Rita Hazel en 1991.

Enfin, la cinquième grande idée est de nature réflexive. On a dès lors mesuré l'importance de ce que l'on était en train de vivre.

L'ensemble des membres de *L'autre Parole* a construit des sens autour de la Christa, de manière créative, sans entraves, sans remise en question

²² Au chapitre 5 de son livre *Jesus, Myriam's Child and Sophia's Prophet*.

²³ « Christa en devenir », *L'autre Parole*, n° 76, 1998, p. 4.

²⁴ *Ibid.*, p. 17.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, p. 21.

²⁷ *Ibid.*, p. 17.

²⁸ *Ibid.*, p. 15.

²⁹ *Ibid.*, p. 18.

³⁰ *Ibid.*

fondamentale de ce terme qui nous vient de la tradition de la théologie féministe qui, elle-même, a reconstruit un terme traditionnel du christianisme en le féminisant. Nous avons construit sur une construction³¹.

Une célébration mémorable clôt ce colloque, dont la prière eucharistique est restée dans les annales de la collective. Comme il a été évoqué plus haut, on y emploie la figure de la parturiente pour imager la fraction du pain et du vin.

Au moment d'être délivrée et d'entrer en travail,
elle prit son courage à deux mains,
elle rendit grâce,
les eaux se rompirent
et les sages-femmes comprirent qu'elle était
près de donner la vie.
Elle dit : Voyez, accueillez et aimez
Ceci est mon corps, ceci est mon sang³².

Forte de l'audace insufflée par la Christa, *L'autre Parole* se fait prophétique. La parole libérée est libératrice et s'incarne dans une expérience corporelle proprement féminine. La collective a, ce jour-là, fait advenir un nouveau discours spirituel pour les femmes du Québec.

2019

En 2019, le thème est repris en colloque, cette fois sous la forme de l'incarnation de la Sagesse. Selon Pierrette Daviau qui présente le numéro : « La découverte et l'affermissement de la théologie féministe de la libération ont permis à la Sagesse de prendre place dans ses expériences de vie³³. »

Encore une fois, le thème prend la forme de nos expériences racontées. Un cercle de parole permet d'affermir l'audace et la sérénité des participantes à l'égard de ce sujet. La Sagesse s'inscrit entre nous comme un « vortex d'énergies ». « À l'unisson de nos intentions, raconte Nancy Labonté, l'Esprit nous engage à sortir du cercle, plus confiantes, car la Sagesse s'incarne en nous naturellement, au fil de nos abandons³⁴. »

La Sagesse émane des mots de Denise Boucher, de Monique Dumais, d'Hélène Pedneault et d'Aida Tambourgi. Cette dernière rappelle que la Sagesse est esprit, la *Ruah*, et que cette *Ruah* s'incarne en nous, à travers un corps asservi, « qui ne permettait d'aucune façon l'accès au salut.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*, p. 30.

³³ « La Sagesse incarnée », *L'autre Parole*, n° 150, 2019, p. 5.

³⁴ *Ibid.*, p. 8.

Ce n'est donc qu'en libérant nos corps que nous pourrions accueillir la Sagesse dans toute sa réalité et suivre son chemin³⁵. »

Encore une fois, la parole se fait réflexive : « Notre méthode de travail constitue en soi une forme de sagesse. Nous sommes toutes appelées à exercer notre discernement. Ce faisant, nous mettons en action l'idée que nous pouvons être porteuses de sagesse, de la Sagesse, que nous pouvons être Sagesse³⁶. »

Un témoignage de Mireille D'Astous nous servira de conclusion :

J'aime la spiritualité concrète et collective : affirmer et incarner un espace de paix, de confiance et de communication respectueuse. Une sagesse incarnée est capable d'être à l'écoute du corps. Elle ouvre aux expériences de libération et de renouveau³⁷.

Qu'elle l'appelle Christa ou Sagesse, la collective dit ce qu'elle fait et fait ce qu'elle dit. La Sagesse ne flotte pas au-dessus de nous. Ses mots s'incarnent dans les corps, dans les attitudes, dans les manières d'être et de dire. Qu'elle soit poème, témoignage ou théologie, la Parole s'incarne dans et pour la communauté ; en nous et entre nous. Elle libère.

³⁵ *Ibid.*, p. 12.

³⁶ *Ibid.*, p. 11.

³⁷ *Ibid.*, p. 27-28.

PRATIQUES

Le zazen : ne pas faire¹

Denise Nadeau²

Au cours des quelques années où j'ai fait partie de L'autre Parole, la collective chrétienne et féministe au Québec, j'étais membre du petit groupe Phœbé, dont sœur Yvette Laprise était une figure marquante. Elle nous rappelait que le plus important était simplement « le moment présent ». Elle souriait et ne disait pas grand-chose de plus. J'ai considéré ce qu'elle disait comme un truisme, comme quelque chose que tout-le-monde-sait. Je ne savais pas vraiment ce que cela voulait dire à l'époque et, même aujourd'hui, être dans le moment présent est pour moi un combat spirituel.

Je pratique depuis récemment le bouddhisme zen. J'ai été élevée comme catholique au Québec et je suis toujours culturellement catholique. J'habite à Victoria en Colombie-Britannique où je fréquente de manière irrégulière une communauté de l'Église Unie et je suis membre d'une communauté qui pratique le bouddhisme zen (une *sangha Zen*). Novice dans le bouddhisme, ma formation en psychothérapie somatique informe ma pratique zen. Celle-ci concerne la manière dont on peut engager son corps dans la méditation et la prière et comment cela peut aider dans les moments difficiles.

Pendant de nombreuses années, je me suis méfiée du bouddhisme parce que je le considérais comme une religion qui encourageait la passivité. Je savais qu'il y avait des personnes bouddhistes engagées et que des moines bouddhistes avaient résisté pendant la guerre du Vietnam. Pourtant, quand j'en suis arrivée à la pratique réelle du zen, du zazen ou de la méditation et de la directive de « simplement s'asseoir », je ne voyais pas comment cela soutenait l'action dans le monde. L'un des enseignements associés à la pratique assise est de n'avoir aucune opinion, aucun jugement ou de ne faire aucune comparaison, c'est-à-dire

¹ L'article est traduit de l'anglais par Denise Couture.

² Denise Nadeau est professeure affiliée au Département des religions et des cultures de l'Université Concordia. Elle réside en Colombie-Britannique où elle s'occupe de ses petits-enfants, écrit, danse et travaille à la solidarité autochtone. Elle est l'auteure de *Unsettling Spirit. A Journey into Decolonization*, Montréal/Kingston, McGill-Queen's University Press, 2020. Denisenadeau.org

d'arriver à un point « zéro » dans son esprit. Je ne voyais pas en quoi cela avait à voir avec le moment présent, sans parler d'une autre expression mystérieuse que mon enseignante de zen, Wayne Codling, utilise : *doing not doing* (faire ne pas faire).

Comment rester dans le moment présent alors que notre esprit est constamment en train de réfléchir, de juger, de comparer les choses et d'avoir des opinions sur tout et rien ? Susan Apoyshan, une bouddhiste tibétaine, fondatrice de la psychothérapie corps-esprit et l'une de mes professeures en psychothérapie somatique, préconise de prêter attention aux sensations internes du corps, qu'il s'agisse d'une douleur, de picotements ou même d'un engourdissement³. Elle encourage la respiration et l'écoute des sensations leur permettant de bouger, ne serait-ce qu'avec des micromouvements. Comme dans le tai-chi, nous recevons l'invitation de reposer notre cœur-esprit (*heartmind*), mot en médecine chinoise pour le cœur, situé sur un point de *dantian*, le centre de gravité de notre corps. Quand j'imagine que mon cœur repose sur ce point sous mon nombril, je peux sentir l'énergie de mon corps se rapprocher du sol, ce qui m'aide à ressentir la force de gravité. En portant ma conscience à ma respiration, et surtout aux sons que j'entends dans l'instant, je peux être plus présente. Je dirige ma conscience vers la sensation du toucher de l'air sur ma peau et vers les sensations de contact avec mes vêtements et avec toutes odeurs ou tous goûts que je ressens.

Apoyshan commence toujours ses séances de pratique d'incarnation par les mots « il n'y a nulle part où aller, il n'y a rien à faire ». Je redis ces mots lorsque je médite pour m'aider à demeurer ici et maintenant, car j'ai toujours un endroit où aller ou quelque chose à faire, ce qui me tient en dehors du présent. Le concept zen de « ne pas faire » (*doing not doing*) signifie que l'on doit être dans le moment présent, que l'on est dans le présent dans le « ne pas faire », et cela peut se produire dans la pratique assise. C'est le lieu où l'on ne peut pas faire de mal, en ne faisant pas. Le zen interdit clairement de lui assigner un but, car celui-ci nous emmène dans le futur et hors du présent. On ne cherche pas l'illumination, la santé ou un outil pour surmonter des difficultés, même si ces résultats peuvent apparaître comme des avantages secondaires de la pratique qui, elle, demeure sans objectif. L'essentiel est d'être avec ce qui est, la réalité du présent. La fonction du simple fait de s'asseoir – le sens du terme *zazen* – est d'atteindre un état de non-jugement, sans opinion, sans comparaison, sans histoire, afin que le cœur soit ouvert et compatissant.

Après le zazen

Mais qu'en est-il après le zazen, après la période où l'on est simplement en position assise ? Aujourd'hui, je me suis assise à l'un des moments les plus terribles de notre histoire contemporaine, la guerre entre Israël et le Hamas qui tue des milliers de civils, dont près de la moitié sont des enfants. Tout le monde a une opinion et le conflit est ici, tout près de nous,

³ Susan APOYSHAN, *Heart Open. Body Awake*, Shambala, 2021.

dans nos rues et même dans nos familles, alors que les gens prennent parti. Cela me rappelle l'expression « cœur endurci » dans la Bible hébraïque. Qu'il s'agisse de Pharaon au cœur endurci (Ex 4,21) ou de Dieu dans Ézéchiël qui ôtera « de votre corps le cœur de pierre et vous donnera un cœur de chair » (Ez 36,26), on voit que cette image est plus qu'une métaphore. Le muscle cardiaque se calcifie littéralement, il se ferme, il s'arrête de battre, il se contracte, il se protège lorsqu'il juge, lorsqu'il déteste, lorsqu'il réduit l'autre à un objet. Je peux sentir les cœurs se durcir tout autour de moi, y compris, parfois, le mien. La guerre se construit sur des cœurs endurcis et sur la fabrication d'armes dans un but lucratif. L'homophobie, l'islamophobie, l'antisémitisme, le racisme, le capacitisme, le sexisme – tous les *ismes* – fleurissent dans le cœur endurci du jugement. Comment « ne pas faire » peut-il aider dans ce contexte ?

Le travail de la spiritualité incarnée peut aider, car il implique d'adoucir le cœur. En apprenant à prêter attention aux sensations physiques autour de l'organe du cœur et dans tout le corps – même un poing serré peut affecter le cœur –, on peut commencer à discerner avec justesse. Revenir au moment présent implique de revenir à une prise de conscience des sensations corporelles que provoque la respiration, mais aussi à une pratique d'assouplissement délibéré des muscles tendus, qu'ils soient du visage, du cou, du ventre, de la mâchoire ou des mains. Lorsque je prends un moment pour faire une pause et « ne pas faire » dans ce contexte, je puis me remémorer la figure féminine bouddhiste de Kwan Yin, avec ses nombreux bras tendus pour aider le monde, « celle qui entend les cris du monde ». Comment agir quand on laisse la douleur s'enfoncer dans son cœur ?

Charlotte Joko Beck, une enseignante zen très attentive au corps, décrit la méditation comme un entraînement à aborder une situation avec plus de clarté, un cœur plus apaisé et plus ouvert⁴. Si l'on abandonne les jugements, les opinions et les logiques guerrières dans la pratique assise, alors il est possible d'aborder le « faire » d'une manière plus constructive. Elle offre un enseignement sur le caractère central de la conscience des sensations corporelles comme clé pour rester dans le moment présent. Ainsi, dans un moment de conflit, elle nous invite à faire une pause, à identifier la pensée et à remarquer les sensations.

En pratique

Un exemple : « penser à quel point le texto de mon fils m'énerve ». Mon fils et moi avons des positions différentes sur la manière de résoudre la guerre entre Israël et le Hamas. Je suis en colère contre lui. Je veux lui répondre immédiatement. Mais je remarque que je fais une pause. Je pratique ce que Beck suggère, pour abandonner cette pensée et faire attention à la façon dont je ressens le mécontentement dans mon corps. J'ai remarqué ma mâchoire serrée, mon souffle plus court, mes épaules relevées, ma gorge serrée. Beck conseille de maintenir la

⁴ Charlotte Joko BECK, *Everyday Zen*, Harper One, 1989.

concentration sur ce qui se passe dans le corps, de respirer dedans et d'observer comment ces sensations se transforment progressivement au fur et à mesure qu'on y prête attention. Ce qui se passe dans ce processus, c'est que mon moi qui regarde et qui observe peut progressivement cesser de s'identifier au « je » qui est ennuyé et qui a une opinion. Une heure plus tard, je renvoie à mon fils un texto calme reconnaissant sa position sans jugement. Je suis étonnée de voir à quel point ma colère s'est dissipée. Je peux apprendre à écouter sa position. Ce que je découvre lentement, c'est qu'en observant ma réactivité, je peux répondre d'une manière différente ou plus efficace. Je me demande s'il s'agit de ce qu'on appelle *Upaya* dans le bouddhisme, souvent traduit par « moyens habiles ».

Il n'en demeure pas moins que je ressens toujours de la colère chaque fois que je vois l'image hideuse que le président autoritaire de notre condo a placée dans notre couloir ou que je regarde à la télévision un autre bombardement de Gaza. Parfois, je peux observer ma réaction, mais souvent, je ne le peux pas. Nous vivons une période très difficile de l'histoire où la haine augmente. Lorsque je m'y laisse entraîner de manière non réfléchie, je me souviens parfois de prendre le temps de « ne pas faire » et d'explorer mon état corporel. Cela veut dire plonger dans le moment présent, avec toutes ses sensations. Cela signifie abandonner mes pensées et me concentrer sur la respiration et sur la respiration dans le cœur, afin qu'un jour je puisse « faire » à partir d'une réponse habile qui vient d'un cœur adouci et ouvert.



Droit devant soi

Voyage au bout de soi en temps de maladie

Samia Amor¹

*Lege, lege, relege, ora, labora et invenies*²

Une dichotomie entre le corps et l'âme heurte ma posture de musulmane. Elle risque de détourner du thème de la spiritualité incarnée. La perspective musulmane m'amène à faire état d'une réflexion née d'une expérience personnelle. Ce qui invite, dans un premier temps, à mettre l'accent sur l'exposition d'une spiritualité telle que comprise dans mon espace d'intelligibilité. Et, dans un deuxième temps, d'introduire à la spiritualité incarnée, selon moi, à partir d'un épisode récent de maladie.

La spiritualité de mon point de vue

Contrairement à une perception, à une opinion ou à une représentation uniforme et généralisée dans la littérature islamique, la spiritualité couvre l'intégralité de la vie de la personne croyante. Son inscription dans la pratique religieuse intervient dans une verticalité, à travers les actes d'adoration du divin et dans une horizontalité, à partir des interactions avec ses semblables. La spiritualité se conçoit, donc, dans un paramètre insécable de l'islam coranique³.

Dès lors, cette spiritualité intrinsèque et non dissociée de la tradition islamique se comprend, selon moi, comme une disposition, un état d'esprit, une vision du monde, une prise de conscience de la finitude humaine, de l'irréversibilité du temps et du rapport à l'altérité. La spiritualité se comprend, également, comme un faisceau d'interactions imbriquées et consubstantielles envers la transcendance et envers autrui. De par son englobement, elle influe sur le vaste espace de l'existence et touche à tous ses domaines.

Dans ma compréhension de la tradition islamique, le chemin de la spiritualité se révèle à partir d'une pléthore d'indications ou de signes énoncés dans le Coran. En premier lieu, le répertoire coranique invite à s'inspirer du modèle abrahamique de l'unicité divine, repris par le prophète du message révélé qui met de l'avant une société adamique au sens fraternel et sororal. Subséquemment, pareille société s'enracine dans deux valeurs-piliers : la Bonté ou la

¹ L'autrice est juriste de formation, avocate, médiatrice de profession et chercheuse indépendante. Ses champs d'intérêt touchent aux questions relatives aux modes alternatifs de résolution des conflits, à la normativité et à l'éthique dans la culture juridique islamique. Dans le prolongement de la réflexion autour de ces enjeux, sa thèse doctorale expose, à partir d'une perspective de féministe décoloniale croyante, une analyse juridique, théologique et empirique du divorce féminin (*kebul*) en islam.

² « Lis, lis, relis, prie, travaille et tu trouveras. »

³ L'expression « islam coranique » reflète la position de l'autrice plus attachée au texte sacré qu'aux interprétations développées par un certain corps de savants religieux musulmans.

conscience du bon comportement et la Justice envisagées dans un rapport avec la Miséricorde divine. Ce qui laisse entendre qu'au centre de la jonction de cette triade (Bonté, Justice et Miséricorde) se trouve le cœur de la personne musulmane en tant que réceptacle de la foi. Ce maillage holistique se traduit chez l'être spirituel, par un humanisme instauré dans une intériorité tournée vers l'extérieur au moyen d'une action éthique⁴ ancrée dans le présent. Il n'y a pas de coupure entre la subjectivité de la personne et son action. Mais alors comment se développe cet humanisme ?

Sans équivoque, le Coran affirme que l'être humain n'a pas été créé sans but. Il est également mentionné que la créature humaine renferme le souffle divin. L'idée d'un fragment de divinité présent en chaque individu semble renvoyer à la reconnaissance de l'autre comme de soi-même et à établir une relation dénuée de jugement, de préjugés, de supériorité, de haine ou de vengeance. En d'autres mots, la sainte lecture insiste sur la conception de relations dépouillées de tous les ingrédients générateurs de conflictualité. Et surtout, de renforcer la solidarité interhumaine plutôt que l'individualisme.

Or, le comportement adopté en vertu d'une éthique personnelle fait souvent ressortir une antinomie avec le système normatif ambiant. L'impact de cette dimension normative, intériorisée sans prise de conscience, se reflète sur le rapport de soi à l'autre. Dès lors, comment conjuguer une quête du but de l'existence et entretenir une relation pacifique humaniste au quotidien ? La tension qui s'en dégage convoque, pour sa résorption, une action primordiale, celle d'adhérer à l'idée d'une négociation permanente dans les interactions avec l'autre, en raison même de l'immanence divine en chaque être humain.

De surcroît, l'impératif d'éloignement de tout contexte belliqueux requiert, au préalable, un apprentissage cardinal, c'est-à-dire l'émancipation vis-à-vis des injonctions sociales et familiales. Ce passage obligé coïncide avec une notion fondamentale en islam, celle de *Jihad en nafs*, une lutte contre son âme et contre ses passions et qui tend à une cohésion ou à un accord entre les intentions et les actions. Un exemple en sera donné subséquemment.

En temps de maladie

L'idée du *jihad* revêt une connotation belliciste fortement répandue dans le jargon politique, médiatique et académique post-9/11. Assimilé à la « guerre sainte » menée pour imposer la foi islamique, le *jihad* aurait alors pour finalité l'accès au paradis habité par 72 houris (vierges paradisiaques). Simultanément, la référence au *jihad en nafs* est quelquefois citée, mais son ignorance voire son désaveu font florès.

⁴ Voir en ce sens les versets coraniques ci-après qui formulent une éthique comportementale : Q, 2 : 177 ; Q, 3 : 110, 133-134, 146 et 159 ; Q, 7 : 199 ; Q, 16 : 90 ; Q, 26 : 88-89 ; Q, 31 : 14 à 19 ; Q, 49 : 13.

La maladie ne fait pas partie des projets, à court ou à moyen terme, d'une personne. On y pense, mais dans un futur indéterminé et le plus éloigné possible. Lorsque le diagnostic d'une maladie chronique tombe, la question de l'échéance se pose. Maintenant que le temps s'amenuise comment et à quoi l'exercer ? Comment gérer un temps rythmé par les rendez-vous et les protocoles médicaux et lié par de nouvelles routines qui laissent peu de place aux activités sociales ? Comment faire face à une éventuelle douleur ? Comment exprimer ses émotions sur ce qui est vécu sans manifester une émotivité, voire un pathos ? Quelle sera notre vision du monde, du temps, du rapport aux autres ? Quel sera notre comportement en tant que personne atteinte d'une maladie ? Face à ces questions existentielles, les réactions peuvent être diverses : se révolter, être reconnaissante ou ressentir de l'ingratitude⁷. Et c'est à cet instant que la foi est éprouvée.

Parmi les qualités requises face à la maladie, dans le Coran, on trouve la patience qui, comme la prière, est un secours (Q, 2 : 45) ; l'obligation de se soigner sachant que la guérison relève d'Allah ; la louange Allah plutôt que de se plaindre ; la présentation d'invocations (« Seigneur, fortifie-nous de patience et reçois-nous en croyants soumis à Ta volonté », Q, 7 : 126) ; et la récitation du Coran.

Dans la tradition islamique, la notion de maladie et son lot de troubles pathologiques revêtent une acception compatissante. Loin d'être une punition, elle constitue une épreuve comme une autre. Cette signification s'insère dans une vision qui configure le monde terrestre comme la maison de l'épreuve.

L'épreuve se manifeste sous la forme de bienfaits ou de souffrances canalisés vers un objectif : la distinction entre la personne reconnaissante et la personne ingrate. Autrement dit, les épreuves s'érigent comme une sorte d'aune à la foi, à travers des outils proposés qui sont les habiletés de patience, d'endurance et de confiance en Allah.

En situation de maladie, la démarche attendue est celle de se soigner, d'aller à la recherche d'un médecin et de trouver un remède. Le tout s'entend sous une forme d'injonction : la personne malade ne peut se soustraire aux soins. Paradoxalement, la maladie n'entraîne pas une résignation face à la vulnérabilité, à l'épuisement, à l'impuissance et sûrement pas à la mort. Au contraire, elle engendre une lutte pour la surmonter, l'appriivoiser et, pourquoi pas, la dépasser. L'épreuve se dépouille de sa dramaturgie de refus et d'insubordination pour devenir un viatique de proximité avec le divin. Ce rapprochement tend à faire naître un réconfort dans l'immédiat et dans l'avenir. La voie principale pour y parvenir est de maîtriser ses passions à travers la pratique du *jihad en nafs* (lutte contre son ego).

Cette pratique s'initie dès la socialisation primaire au sein de la famille, puis au cours des activités socioéducatives successives. De mon point de vue, j'y vois, positivement, un apprentissage à l'autodiscipline de son égo, à la maîtrise de soi et à la résistance aux pressions extérieures. Le *jihad en nafs* aide à accomplir son devoir de justice. Il met l'accent sur la seule et

véritable compétition : celle avec soi-même. Car celle avec les autres ne doit s'effectuer que dans l'unique but de vénérer la transcendance par des œuvres louables envers ses semblables.

Dans un itinéraire thérapeutique, j'ai pris conscience que le *jihad en nafs* implique des soins curatifs (médicamenteux ou traditionnels), de la patience, mais également le recours à la prière et à la lecture du livre saint afin de penser qu'il n'y a ni solitude ni impuissance dans la maladie. Mais, il y a Allah.



Intimité spirituelle

Enfin, je me suis rendu compte que la maladie interroge sur soi et induit à conserver l'espoir de guérison. Cette dernière fait partie du credo. Conséquemment tout repli sur soi, tout désinvestissement relationnel, tout renoncement et tout abandon ne seraient qu'une manifestation d'un manque de foi pour la personne croyante que je suis.

En bref, la maladie m'a aidée à déceler sa facette pédagogique, soit se mettre dans la station d'apprendre de s'informer et de se former à une autre connaissance de soi.

Concomitamment, elle éclaire vis-à-vis d'autrui, sur sa potentielle douleur et sur sa souffrance subséquente. Dans un éclairage intérieur, la maladie semble agir comme un levier d'intensification de son humanité.

Et de manière concrète, l'épisode pathologique en raison de mon intégration à un groupe médical multidisciplinaire a mis en évidence deux aspects. D'une part, cette approche fait le

constat implicite d'une reconnaissance des limites, voire des lacunes du modèle biomédical. Et d'autre part, le contact avec différents experts et les rencontres avec les personnes touchées par la même maladie tendent à dépasser le sentiment quasi instinctif de compassion stérile envers autrui pour accéder à une indulgence et à une inclination compassionnelle à son égard. Autrement dit, face à une autre personne malade, il n'est pas question de se substituer aux prestataires de services de santé, mais de faire naître la confiance, la sécurité et l'espace d'expression de la souffrance, qui au-delà de la douleur physique ou psychologique, mettent en action une subjectivité accumulée au fil des expériences mémorisées.

Aujourd'hui, je me rends compte que, dénués d'aléas, de frivolités, de futilités, de superficialités, mes besoins contemporains gagnent en précision et en spécificité. Au fil des secondes, des minutes, des heures et des jours, une lucidité plus aiguë, sans dérobades, prend place et oscille dans un « entre-soi » entre portion malade et portion bien-portante. Il n'y a plus de temps à perdre. Le temps n'est plus aligné sur les obligations familiales ou professionnelles, mais sur le renforcement de relations de qualité, sur le fait de savourer chaque instant passé auprès de ces personnes et d'entreprendre la réalisation de projets différés par manque de temps. En somme, être dans une symbiose avec le temps présent sans souci de l'avenir imprédictible ou du projet d'être. Et ce nouveau rapport au temps éduque au détachement immédiat et complet pour mieux atteindre une profondeur intérieure forgée par une âme apaisée.

En bref, la maladie renvoie à la connaissance de soi et donc des autres. Dans un tel moment, le principe « connais-toi toi-même » de Socrate prend une signification éloquente : la raison d'être en y intégrant celle d'être avec autrui.

RETOURNEMENTS EN ÉCOFÉMINISME

La matérialité de Dieu

Denise Couture, groupe *Bonne Nou'ailes*, L'autre Parole

Le corps inclut l'esprit.

Lisa Isherwood

*Avec le temps, je m'aperçois que les seules vérités
qui comptent sont celles qu'on ressent dans son corps.*

Maya Ombasic

L'idée que Dieu corresponde à un esprit dénué de matérialité demeure profondément ancrée dans la culture chrétienne de ce temps. Issu de la théologie classique chrétienne, ce Dieu a la vie longue.

Jusqu'à la décennie des années 1960 au Québec, les enfants apprenaient le *Petit Catéchisme* à l'école et devaient en réciter les articles par cœur. « Qu'est-ce que Dieu ? », demandait l'institutrice, et la classe répliquait : « Dieu est un esprit infiniment parfait. » Et la question s'ensuivait : « Si Dieu est partout, pourquoi ne le voyons-nous pas ? » Les enfants entonnaient : « Nous ne voyons pas Dieu, parce que c'est un pur esprit. »

Née trop tard pour le *Petit Catéchisme*, j'ai été éduquée à la catéchèse *Viens vers le Père*. Axée sur la vie d'un Jésus débordant d'amour, la nouvelle catéchèse invitait les enfants à imiter Jésus. Nous apprenions que Dieu, son père, est partout : il sait tout, il voit tout, impossible de lui cacher quoi que ce soit. Je voyais Dieu comme une sorte de grand œil immatériel qui voguait au-dessus de nos vies et qui jugeait chacune des actions.

Je me suis bien esclaffée la première fois que j'ai entendu Richard Desjardins expliquer le christianisme dans son monologue *Le sabbatique* à travers une image caricaturale de Dieu, mais tellement évocatrice. Il raconte : « Ça commence avec Dieu, splité en trois, avec comme un triangle avec un œil qui flashe là. »

Profondément ancrée en nous et dans la culture qui nous entoure, l'image d'un Dieu qui plane au-dessus de la matière continue d'agir aujourd'hui comme le fondement de hiérarchies qui

attribuent plus de valeur à ce qui comporte plus de degrés d'esprit et moins de valeur à ce qui comporte plus de matérialité. Parmi ces entités de moindre valeur, on compte toutes choses matérielles du monde, les plantes et les animaux, mais aussi les femmes, les personnes non blanches, les Autochtones, les minorités sexuelles, les personnes habitant loin de l'Europe ou des États-Unis, des groupes de personnes davantage associées à la matière.

Je comprends une philosophe féministe comme Rosi Braidotti d'opter pour éliminer l'entité Dieu de la pensée philosophique et de la vie personnelle, car avec sa disparition, dit-elle, on fait tomber par effet domino toutes une série de notions délétères pour les femmes, dont les hiérarchies mentionnées et l'idée de vérité absolue.

Des collègues en sciences humaines demandaient à Elisabeth Schüssler Fiorenza, une des mères de la théologie féministe de la seconde vague aux États-Unis, pourquoi elle persistait à œuvrer dans le domaine des études religieuses. Un premier volet de sa réponse était qu'on ne peut abandonner la question de Dieu aux autorités religieuses, sexistes et fondamentalistes, qu'il y a stratégiquement un travail nécessaire à accomplir afin de repenser Dieu selon des perspectives libératrices pour les personnes opprimées.

Je désire suivre ses pas et ceux de la théologienne écoféministe Ivone Gebara, qui prend le temps, dans ses textes, de montrer la nécessité d'opérer un travail de décapage de notre conception spontanée de Dieu, de travailler à la modifier en soi-même, car le passé continue de nous marquer. Il s'agit de libérer Dieu du carcan aussi illusoire que tenace d'être conçu comme un « pur esprit ».

Le corps inclut l'esprit

La théologienne féministe britannique Lisa Isherwood¹ propose un renversement de la donne par l'expression *Le corps inclut l'esprit*. Les écothéologies féministes, tout comme l'ensemble des théologies chrétiennes libérales contemporaines d'ailleurs, concilient la science et la théologie. Elles adoptent la théorie de l'évolution pour laquelle les organismes vivants jusqu'aux humains sont des poussières d'étoiles. Elles considèrent l'intelligence, la créativité ou la conscience animales, dont celles humaines, comme rendues possibles par la matérialité cérébrale : *le corps inclut l'esprit*.

Selon cette conception contemporaine, une entité « pur esprit », cela n'existe plus en soi. Un Dieu logeant hors de l'univers, hors de la matière, cela n'est plus valide.

Je demeure étonnée de la persistance de l'image du Dieu pur esprit dans la vision spontanée contemporaine des gens. Une idée fort incrustée est que la foi en Dieu implique la foi dans une vie après la mort. Récemment encore, lors d'une fête, une amie de la famille me disait qu'elle ne croyait pas en Dieu parce que, pour elle, nos corps retournaient à la terre après la

¹ Pour les références, voir la bibliographie à la fin du texte.

mort. Résidu de la conception du Dieu « pur esprit », le lien établi entre Dieu et une vie après la mort n'a plus cours en théologie libérale ou féministe, lui répondis-je, car ces théologies assument désormais la théorie de l'évolution. Ma réponse lui parut improbable tant sa conception de Dieu demeurait ancrée.

La vision du Dieu pur esprit a plusieurs effets néfastes. Elle fait entre autres obstacle à une compréhension des conceptions autochtones de la spiritualité jusqu'à les effacer, ces dernières excluant toute dualité entre la matière et l'esprit. De plus, elle donne raison aux dirigeants autoritaires de groupes religieux qui fondent leur pouvoir sur leur connaissance soi-disant spéciale des volontés de ce Dieu, inaccessible autrement.

Pourtant, cela fait bien un siècle, en théologie universitaire chrétienne, qu'un large consensus s'est établi pour cesser de concevoir Dieu comme un être extérieur au monde, muni d'une volonté distincte, voire changeante, capable d'intervenir directement dans l'univers. La grande poussée des théologiens chrétiens des années 1920 et des décennies suivantes, Rudolf Bultmann, Paul Tillich, Karl Rahner et compagnie ont instauré pour de bon en théologie universitaire chrétienne, la perspective panenthéiste.

Le panenthéisme se distingue à la fois du théisme (Dieu en extériorité au monde) et du panthéisme (Dieu identifié au monde). Il signifie que Dieu *est* le monde (il *est* la création) et plus que le monde (selon la grammaire chrétienne du passage de la mort à la résurrection, il *advient* dans l'acte du salut, de libération). Les écothéologies féministes des cinquante dernières années s'inscrivent dans la perspective panenthéiste.

La matérialité de Dieue

À partir de ce point dans ce texte, j'écrirai Dieue avec e, appellation adoptée par la collective L'autre Parole. De la nomination polysémique de la Dieue, je retiens que la voyelle e renvoie avant tout à la posture féministe des énonciatrices. Puisque l'action de penser Dieue loge dans la proximité de celle de penser le mystère de la vie ou le silence infini intérieur, la tâche est à recommencer chaque fois. Nous ne saurions sortir d'un coffret une définition toute prête et disponible pour utilisation. Nous devenons dans l'acte de penser Dieue, toujours à recommencer.

Comment concevoir la matérialité de Dieue ?

L'écothéologienne Sallie McFague a eu une parole forte en ce qui concerne la matérialité de la Dieue chrétienne. Elle a suggéré une dynamique en deux volets, selon la perspective panenthéiste. Elle propose d'abord l'image du monde comme corps de Dieue, une optique qu'elle nomme l'incarnation radicale. Elle suggère ensuite l'image de la Dieue trinitaire comme relations, non des relations de pouvoir *sur* l'autre, mais des modes de relations de capacitation ou d'empouvoirement (*empowerment*) qui renforcent les entités dans la capacité d'un agir libérateur. Le lien entre ces deux volets repose, pour elle, sur la multitude matérielle (corps de Dieue) composée d'une multitude de relations complexes. L'écothéologienne dit résumer par

cette conception renouvelée plusieurs dimensions de la question classique du Dieu chrétien : création, rédemption et présence/absence de Dieu en chaque moment d'existence.

Les théologiennes féministes chrétiennes ont proposé diverses images de la matérialité de Dieu. Inscrite dans la culture asiatique, Kim Grace Ji-Sun la conçoit comme énergie, comme qi (chi) ; Mercy Amba Oduyoye, dans le contexte africain, la voit comme Vie. Ivone Gebara du Brésil reprend diverses images, elle parle de Dieu comme énergie vitale, comme mystère de la vie et comme relationalité, elle suggère l'image de la zôè-diversité de Dieu qu'elle perçoit dans le grain de riz qui nourrit les femmes appauvries. Marcella Althaus-Reid, autrice d'une théologie queer, invite à réimaginer le corps de Dieu comme la matérialité de l'événement que produit la solidarité entre des personnes qui subissent diversement des exclusions.

Pour revenir au Québec, Monique Dumais avait placé le corps au centre de sa pensée. Elle disait que dans le christianisme, religion de l'incarnation, paradoxalement nous manquons d'incarnation. Elle posait ces questions : comment s'incarner ? Comment concevoir l'incarnation de Dieu ? Comment habiter vraiment nos corps ? Elle comprenait la création comme un mouvement en train de se produire, comme une créativité. Pour elle, il était crucial de mettre en avant la créativité sous tous ses aspects, dont celle de construire de nouvelles visions en théologie féministe ou de s'engager dans de nouveaux modes d'action libérateurs. De même en ce qui concerne l'incarnation, Monique Dumais appelait à une capacité, à une habileté d'incarnation. Dans la lignée où le mot créativité désigne une capacité de création, on peut construire le mot *incarnativité* pour désigner une capacité d'incarnation. Il s'agit d'un élan vital dans lequel entrer avec créativité.

Il importe de contrer une dimension de la tradition philosophique occidentale, celle de nous avoir retiré l'habileté de penser le corps. Une philosophe qui s'est attelée à cette tâche, Judith Butler, a souligné la difficulté de le faire exprimant comment chaque fois qu'elle s'approchait au plus près de penser le corps ou la matérialité, la pensée avait tendance à bifurquer vers d'autres sujets. Les philosophes féministes (Jane Bennet, Rosi Braidotti, Judith Butler, Gayatri Spivak, etc.) en sont venues à penser le corps comme une matière jamais séparée de la subjectivité, comme une matérialité intelligente (le corps inclut l'esprit). Les normativités s'incrument dans le corps. Elles se sédimentent dans la matière corporelle, lieu des oppressions et des résistances aux oppressions, espace de domination et de libération.

Loin de planer au-dessus de la matérialité, Dieu l'habite complètement. Le monde est le corps de Dieu, dit Sallie McFague. Le



Confiance

monde, dont la matérialité de l'humain, est le corps de Dieu. À la collective L'autre Parole, nous l'avons appelée la Sagesse incarnée, pleinement incarnée dans les corps et dans les actions des femmes. Nous avons également nommé la matérialité de Dieu : Christa. Elle manifeste l'*incarnativité* (la capacité d'incarnation).

Sur le plan personnel, l'image de Christa me parle particulièrement. Il m'arrive de prononcer spontanément son nom lorsque je perçois une intensité dans le moment présent. L'image trinitaire de Christa comporte : la Christa cosmique, elle *est* le cosmos ; la Christa libératrice, elle *loge* dans l'événement pascal du passage de la mort à la vie, vécue toujours à nouveau dans chaque existence ; la Christa inspiratrice, elle *est* le souffle de l'élan vital en chacune à chaque moment. *Nous sommes Christa*, avons-nous découvert lors d'un colloque de L'autre Parole.

Les images proposées par les penseuses féministes invitent chacune à travailler sa propre imagination et sa propre expérience de la matérialité de Dieu.

Bibliographie

L'AUTRE PAROLE, *La Sagesse incarnée*, numéro 150, 2019-2020.

L'AUTRE PAROLE, *Christa en devenir*, numéro 76, 1998.

Judith BUTLER, *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, traduit de l'américain par Charlotte Nordmann, Paris, Amsterdam, 2009 (1993).

Monique DUMAIS, « Dieu selon des perspectives écoféministes », dans Camil MÉNARD et Florent VILLENEUVE (dir.), *Dire dieu aujourd'hui*, Montréal, Fides, 1994, p. 49-61.

Ivone GEBARA, *Longing for Running Waters. Ecofeminism and Liberation*, Minneapolis, Fortress Press, 1999.

Lisa ISHERWOOD et Elizabeth STUART, *Introducing Body Theology*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1998.

Grace Ji-Sun KIM, *The Holy Spirit, Chi, and the Other. A Model of Global and Intercultural Pneumatology*, New York, Palgrave MacMillan, 2011.

Sallie MCFAGUE, « Reimagining the Triune God for a Time of Global Climate Change », dans Grace Ji-Sun KIM et Hilda P. KOSTER (dir.), *Planetary Solidarity, Global Women's Voices on Christian Doctrine and Climate Justice*, Minneapolis, Fortress Press, 2017, p. 101-118.

Sallie MCFAGUE, *The Body of God. An Ecological Theology*, Minneapolis, Fortress Press, 1993.

Une spiritualité incarnée

Pierrette Daviau, groupe *Déborah*, L'autre Parole

Les pratiques spirituelles féministes s'articulent autour de l'actualisation et de la recherche de solutions pour elles-mêmes et pour la nature. L'écospiritualité, cette spiritualité de la création, exhorte les femmes en particulier à se considérer comme des intendantes responsables de protéger, de prendre soin, de guérir et de nourrir la terre. S'y engager incite ses adeptes à réorienter le sens de la vie humaine autour des rythmes du cosmos. Cette expérience se déploie dans la reconnaissance que prend l'humain de faire partie du corps de la terre et ce corps est sacré. Cet appel se construit et s'approfondit grâce à une conscience toujours en éveil. À partir de leur vécu et de leur langage, les personnes écospirituelles tentent de préciser leur rapport au sacré pour se réapproprier leur propre cheminement spirituel, pour se manifester dans leurs corps et pour valoriser ou revaloriser ce dernier. « Pour les théologiennes féministes, c'est un enjeu capital que les femmes reprennent le contrôle de leur corps pour pouvoir s'affranchir de la domination patriarcale et cléricale, dans une logique de liberté et de réciprocité¹. » Elles visent à faire tomber les formes de coercition, d'oppression et d'appropriation qui existent encore à propos du corps et, en particulier du corps féminin, autant dans les sociétés que dans les Églises.

Valoriser l'Incarnation

Dans une optique écothéologique, la rédemption n'est pas uniquement le fait que Jésus soit venu pour sauver l'humanité de ses péchés, mais que l'Incarnation faisait déjà partie du plan divin de la création et qu'elle aurait eu lieu même sans la faute originelle. Sans nier le péché, Karl Rahner rejette la notion que le premier but de l'Incarnation soit la rédemption des péchés. Pour lui, elle est davantage de nature collective et communautaire². Or, le message central du christianisme – l'Incarnation – ne semble pas avoir été pris réellement au sérieux par la plupart des chrétiens ni par leurs pasteurs. En réalité, le plan de notre salut serait de nous écarter du corporel, de nous éloigner du terrestre : « Attachez-vous aux choses d'en haut, et non à celles de la terre » (Colossiens 3,2). Malheureusement, l'influence de la dichotomie corps/esprit a une incidence sur la façon dont le texte biblique et, surtout, les rapports au corps ont été envisagés.

¹ Élisabeth PARMENIER et Pierrette DAVIAU, « Théologies féministes en francophonie », *Études*, n° 4285, septembre 2021, p. 92.

² Karl RAHNER, *Traité fondamental de la foi, Études sur le concept du christianisme*, Paris, Cerf, 2011 (1976, première trad. en français 1983), p. 181-189.

Pourtant, le christianisme n'est-il pas la religion par excellence de l'Incarnation ? « Jésus de Nazareth, Sagesse incarnée, a été formé de matière d'étoiles et de matière terrestre ; sa vie a créé une véritable communauté historique et biologique de la Terre ; son corps a existé dans un réseau de relations s'étendant et se prolongeant dans tout l'Univers physique³. » Si le Christ s'est incarné, ce n'est certes pas pour que nous vivions hors de notre corps. Rappelons-nous que, dans le vocabulaire biblique, le mot chair (*basar* en hébreu et *sarx* en grec) désigne l'être humain dans sa totalité. C'est d'ailleurs ce que défendent les écoféministes, dont la théologienne brésilienne Ivone Gebara :

On vient de la Terre et on retourne à la Terre. C'est notre corps vivant, vivant de différentes manières. [...] Le caractère spirituel de l'écoféminisme se construit à partir de cette conscience grandissante que l'humain fait partie d'un corps sacré, sacré non dans le sens traditionnel de la séparation entre sacré et profane, mais sacré dans le sens où toute vie est concernée par toute la Vie. Les vies humaines sont en rapport avec l'air, les plantes, les animaux, même les plus petits⁴.

Or, si Dieu s'est incarné, ce n'est certes pas pour que nous vivions hors de notre corps ou loin de la Terre.

La Terre, corps de Dieu

La théologienne écoféministe Sallie McFague (décédée en 2019) décrit les grandes lignes de la spiritualité de la création en s'appuyant sur les travaux de Matthew Fox, de Thomas Berry, de Brian Swimme, d'Evelyn Tucker et de Rosemary Radford Ruether, entre autres. Ses recherches l'amènent à décrire la spiritualité de la création comme une célébration de l'œuvre créatrice dans son histoire cosmologique. Elle présente ainsi la Terre comme l'image du corps, d'un corps vivant. Selon elle, la Création est l'Incarnation de Dieu, source de toute existence, en qui nous sommes né·es et rené·es. Son invitation à reconsidérer le sort de la Terre est claire : « Dieu, dit-elle, n'est pas dans sa transcendance face à l'Univers comme face à un objet, mais l'Univers est son Corps. Ce modèle de l'Univers comme corps de Dieu unit immanence et transcendance⁵. »

Dans son sillage, plusieurs théologiennes écoféministes envisagent le cosmos comme le corps de Dieu. Cette idée de l'univers, corps de Dieu, rejoint à mon avis, ce texte de l'Épître aux

³ Elizabeth A. JOHNSON, *Creation and the Cross. The Mercy of God for a Planet in Peril*, New York, Orbis Books, 2018, p. 190 et 191, traduction maison.

⁴ Extrait d'une conférence d'Ivone GEBARA intitulée « Écoféminisme et spiritualité chrétienne », qu'on peut retrouver sur <http://www.universitedesfemmes.be>

⁵ Sallie MCFAGUE, *The Body of God, An Ecological Theology*, Minneapolis, Fortress Press, 1993, p. 16 et surtout p. 136. Elle développe également cette conviction dans *A New Climate for Theology. God, the World, and Global Warming*, Minneapolis, Fortress Press, 2008.

Corinthiens : « Vous êtes le corps du Christ et, chacun pour votre part, vous êtes membres de ce corps » (1 Corinthiens 12,27). McFague s'appuie d'ailleurs sur le passage du prologue de Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous » (Jean 1,14) pour affirmer que, selon elle, dans le christianisme, la relation au corps se retrouve dans le concept d'Incarnation (le Verbe s'est fait chair), en christologie (Jésus mort sur la croix était pleinement humain), en passant par l'eucharistie (ceci est mon corps, ceci est mon sang) et dans l'Église (image du corps du Christ, où ce dernier représente la tête de l'Église).

La spiritualité écoféministe se veut une célébration de l'œuvre créatrice dans son histoire cosmologique. Son discours ne peut faire l'économie du sacré, puisque la vie et sa protection sont des valeurs au cœur de toutes les démarches qu'elle initie, accompagne et met en œuvre. Cette approche écospirituelle, souvent éloignée des religions classiques s'enracine dans un nouveau type de rapports à la Terre et à l'univers et s'inspire souvent des spiritualités autochtones.

Des rituels incarnés

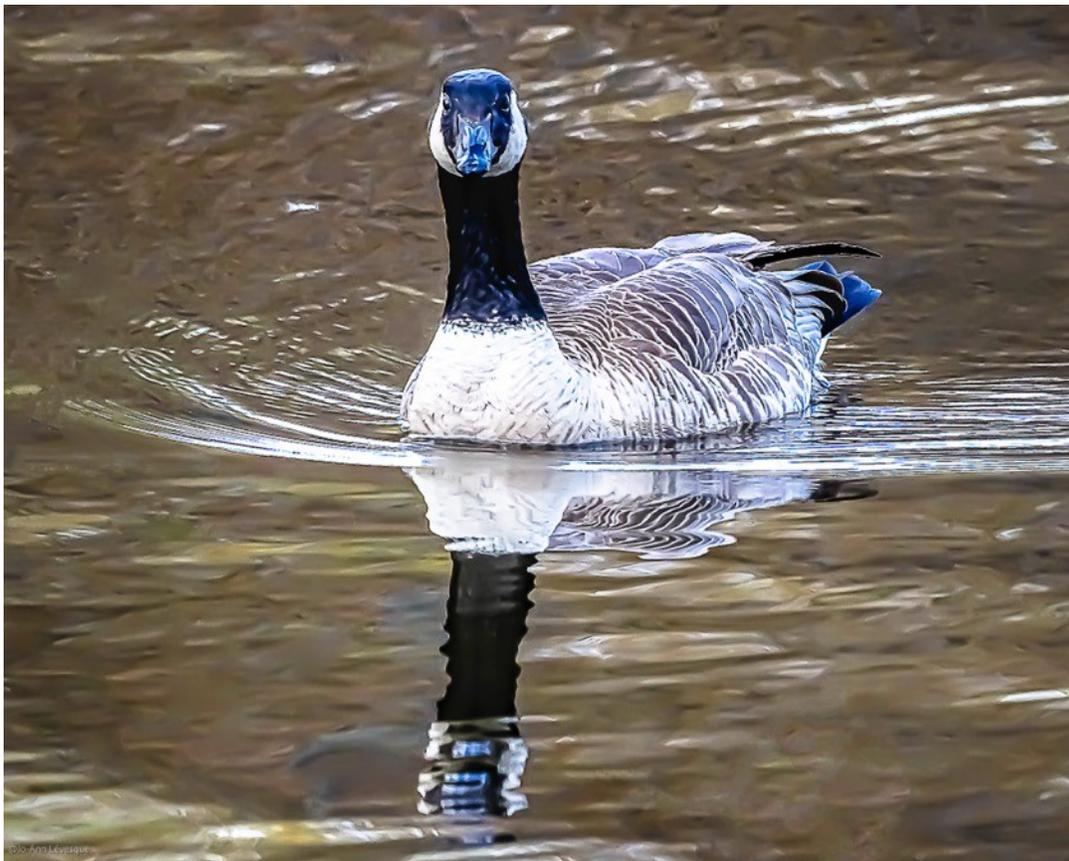
Longtemps dénigré et réduit à la sexualité par les autorités ecclésiales, le corps est perçu par les personnes écospirituelles comme un espace d'ouverture, d'accueil, de don, de tendresse. Alors que les liturgies traditionnelles chrétiennes considèrent le corps féminin comme un objet de tentation ou une source d'impureté, dans les rituels écoféministes, il prend pleinement place dans leurs expressions ou manifestations spirituelles. D'ailleurs, si on apprend par les cinq sens, ne devrait-on pas prier avec les cinq sens ? C'est à travers eux – la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat, le goûter – que s'opère notre relation au monde et au sacré. Prier dans son corps suppose qu'on accepte sa corporalité parce qu'il est le lieu d'intégration de notre perception de la réalité. Ici, le corps n'est pas exclu du spirituel et la sexualité est nommée, voire valorisée. Les participantes favorisent le mouvement corporel, les danses en cercle, les gestuelles, les manipulations d'objets sacrés ou quotidiens, les postures variées, les accolades, les touchers, etc. Si la spiritualité traverse l'ensemble des sphères de la vie, si elle se déploie à partir de l'expérience faite de son corps, n'est-ce pas à travers les cinq sens qu'elle doit s'exprimer ?

En célébrations, les femmes invoquent la Sophia, la Christa, la Sagesse, la *Ruab*, la Dieue, pour s'adresser au divin. Elles reconnaissent que les Écritures présentent Sophia comme cocréatrice au début de l'Univers, comme la respiration du pouvoir de Dieu, comme le soutien de la vie continue (Proverbes 8,22-31). Sophia est manifestée dans un langage carrément féminin dans Sagesse 7,7-14, spécialement comme la mère de toutes les bonnes choses créées et désirées. Elle se présente comme « faisant ses délices avec les enfants des humains » (Proverbes 8,3). Des écoféministes voient dans cette dynamique de vie de la Sagesse, une invitation à l'invoquer pour parcourir leurs chemins spirituels.

Le caractère spirituel de l'écoféminisme se construit à partir de cette conscience grandissante que l'humain fait partie d'un corps sacré. Les rituels qui l'expriment sont « enracinés dans la réalité des femmes, les deux pieds sur terre et bien incarnés, orientés vers la justice globale,

sensibles à la sororité et à la recherche d'une connexion avec tous les êtres vivants⁶ ». Si le corps rappelle la passion, et pour certains ecclésiastiques, la porte du péché de la chair, il représente aussi son caractère sacré et divin, véhicule de l'âme et de l'esprit. Ézéchiel 36,26 l'annonçait déjà : « Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre corps le cœur de pierre et vous donnerai un cœur de chair. » Et saint Paul ne demandait-il pas : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous » (1 Corinthiens 6,9) ?

Sainte Hildegarde de Bingen, patronne de l'écologie, propose les bases d'une véritable écologie de la personne : « [...] en qui corps, âme et esprit forment une seule identité. » Elle rappelle en permanence l'interdépendance entre les différents niveaux de l'être. Soigner le corps sans s'occuper de l'âme ne sert à rien et former l'âme sans prendre soin du corps peut être très dangereux. Selon elle, il n'y a pas d'harmonie possible du corps sans l'ajustement du reste de



Me voici

⁶ Voir Pierrette DAVIAU, « Écoféminisme et spiritualités de l'incarnation », *Mélanges de Science Religieuse*, Université de Lille, janvier-mars 2022, p. 26.

sa personne dans sa totalité⁷. La théologienne québécoise féministe, Monique Dumais, l'exprime dans *Souffles de femmes* : « Pourquoi mépriser le corps qui nous permet d'entrer en contact avec les minéraux, les végétaux, les animaux, nos frères et nos sœurs proches, ou devenus proches par des rencontres, de les expérimenter avec toute la force de nos sens⁸ ? » On le voit, le christianisme est une religion du corps, qui repose sur Dieu incarnée.

Conclusion

Les pratiques de l'écospiritualité invitent à réorienter le sens de la vie humaine en la rapprochant des rythmes de la nature. Elles sont holistiques. Les images et les symboles véhiculés par les divers rituels écoféministes enrichissent la vie intérieure des femmes et incitent aux relations avec les autres, y compris avec les non-humains. Ces expressions à partir de la nature et des corps contribuent à augmenter une plus grande consistance intérieure, à approfondir la matérialité de notre incarnation.

Les spiritualités de l'incarnation nous resituent au cœur de l'Évangile où la Christa, Sage incarnée, nous sollicite à reproduire une nouvelle logique relationnelle. Et dans ce message, les corps des plus démunies sont ceux que le Nazaréen privilégie, guérit, bénit, sauve encore et toujours. Cette spiritualité souligne que la Terre est vivante et qu'elle peut mourir plus tôt par nos propres œuvres de destruction, d'introduction d'engrais, de saletés, de pollution. La clé de cette spiritualité, c'est aussi de ne plus voir la Terre comme un objet, mais de voir l'être humain comme constituant le corps de la Terre.

⁷ Idées présentées par Pierre DUMOULIN dans *Hildegarde de Bingen. Prophète et docteur pour le troisième millénaire*, Paris, Éditions des Béatitudes, 2012, en particulier aux p. 14-17.

⁸ Dans Monique DUMAIS et Marie-Andrée ROY, *Souffles de femmes. Lectures féministes de la religion*, Montréal, Éditions Paulines, 1989, p. 127.

CLÔTURE

Ceci est mon corps, ceci est mon sang

Martine Lacroix, groupe *Phabé*, L'autre Parole

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang »,
voilà des mots qui résonnent dans l'intimité des chapelles
où se vit en symbiose le sacrement de l'Eucharistie.

Mais comme un caméléon
la communion peut se présenter à nous
sous divers visages.

Entre toutes les femmes de l'humanité
qui ont vu
qui voient
qui verront
le sang fuir entre leurs cuisses
existe un secret d'initiées.

Au sein de leur communauté nulle parole n'est nécessaire
pour se comprendre.

Un sang menstruel
se pointe avec constance.
Un sang menstruel
fait languir.
Un sang menstruel
brille par son absence.

De ces divers scénarios
extase
déception
angoisse
naîtront peut-être.
Présence ou absence d'un fœtus
chacune vit cela à sa manière.

De ce premier jour
au cours duquel la petite fille
pénétrera la phase pubère
jusqu'au moment
où devenue femme à la chevelure d'argent
cessera son cycle œstral
que s'accomplisse sa volonté.

Mon corps
mon sang
sans tabou
voilà sa devise.

Dieue
puisses-tu accorder ton pardon
à toutes ces personnes
qui stigmatisent les femmes
en raison de leur anatomie
saignant une fois par mois,
à tous ces gens qui perçoivent une souillure
là où ne réside que la nature.

Amen.

Sur le ventre de la dune, elle voit

Mélany-Florence Bedouin¹

Elle voit en elle ce souffle qui la soulève, qui la révèle
Elle sent sa vie dont l'odeur aigre lui fait apparaître des présages
Elle peuple la terre de son sens sacré, elle sait qu'elle mourra de plein de promesses
De la norme, elle transgresse là où on s'y attend le moins,
elle souffle et hume les parfums du devenir

Elle sait pour ses mains liées, elle se détache et tisse des liens
Elle honore les mers, dans son sillage jaillit l'expulsion de la résignation
Elle voit en elle et pousse au jaillissement de la faille
Elle sent l'entaille se refermer sur le chemin qu'elle incarne
Elle peuple de mots chacune qui transmettra son élan
De la norme, elle sourit sachant qu'elle sera là, encore

Elle sait qu'elle doit vivre à travers les voiles de l'aliénation
Elle honore celles qui sont venues, celles qui sont et celles qui viendront



© Ann Lévesque

Envol engagé

¹ Mélany-Florence Bedouin est aumônière protestante et accompagnatrice des spiritualités laïques. Docteure en théologie, elle a obtenu un D.U. en droit et laïcité afin d'instaurer en France un modèle d'accompagnement des spiritualités laïques, notamment au CHU de Bordeaux. Elle pratique la ritualisation symbolique de la fin de vie en hôpital et en service funéraire.

LA CHRONIQUE DE MARTINE

Les menstrues, de Marie à nous

Martine Lacroix, groupe *Phabé*, L'autre Parole

Marie était-elle menstruée ? Si elle a accouché de Jésus, Marie avait vraisemblablement des règles... comme nous toutes ! Plusieurs religions ont pourtant considéré les menstruations comme une forme de souillure. Au banc des accusées figurent entre autres l'islam, le christianisme et le judaïsme.

« La femme qui aura un flux, un flux de sang en sa chair, restera sept jours dans son impureté. » Ces lignes connues par plusieurs initiées du domaine religieux sont tirées du Lévitique, soit l'un des livres de la Torah. Quant à la Bible, le récit le plus célèbre en cette matière serait celui d'une femme qui saignait depuis 12 ans. En plus de ce calvaire physique, l'hémorroïsse subissait un chemin de croix psychologique puisqu'elle était mise à l'écart de la communauté. Par chance, Jésus l'a guérie. C'est-y pas beau cette histoire-là ? Peut-on pousser plus loin un bref essai sur le statut des menstruations à l'époque biblique ? Peu d'informations sont disponibles à ce sujet. Il est toutefois



permis d'imaginer que la maman de Jésus qui discutait avec ses copines ne parlait pas de la pertinence d'employer ou non le terme « personne menstruée ».

Avant de lapider les religions qui concevaient les menstruations comme impures, un brin de réflexion s'impose. Répondons avec honnêteté à la question suivante : les sociétés dans lesquelles nous évoluons sont-elles à l'aise avec les menstrues ? Dans un article publié par *Montréal en santé* au printemps 2019, on apprenait que « selon une enquête réalisée par *NewsWire* en 2017, les milléniaux [...] rapportent le plus haut niveau de dégoût et de honte envers *la semaine du mois* ». Plutôt inquiétant, non ? Cette génération représentant l'avenir va-t-elle contribuer à reproduire les tabous qui sévissent aux quatre coins du globe envers les menstruations ? Autre exemple de malaise ? Quelle couleur est le sang qui s'écoule, ou s'écoulait, de votre vagin ? Rubis. Pourquoi alors le sang menstruel représenté dans les publicités de produits sanitaires a-t-il souvent été... turquoise ?

La saga de l'émoticône menstruations est-elle parvenue à vos oreilles ? En 2019, le consortium Unicode a dévoilé un émoji sur les menstruations, soit une simple goutte de sang. Des organismes rêvaient cependant d'une émoticône un peu plus révélatrice comme une p'tite culotte tachée de sang !

Que penser du discours vert mené tambour battant par Greta Thunberg et par ses émules à travers le monde ? Suis-je la seule à m'étonner de leur discrétion quant aux dommages causés par les produits menstruels jetables ? Faut-il rappeler qu'une personne qui les emploie en jette entre 10 000 et 15 000 dans l'environnement au cours de sa vie ? En juin 2019, paraissait dans le *Journal de Montréal* un reportage sur les effets néfastes du plastique sur notre planète. Parmi les produits qu'il fallait interdire le plus rapidement possible selon les scientifiques figuraient les applicateurs de tampons. Pourtant, c'est du bout des lèvres que l'on aborde ce sujet lors des manifestations promulguant l'écoresponsabilité. Cela s'explique-t-il uniquement par la crainte de culpabiliser les utilisatrices de Tampax, Kotex et compagnie ? Ne serait-ce pas plutôt la gêne qui subsiste envers les menstruations ?

Finalement, jasons 28 mai ! Ne vous faites point hara-kiri si vous ignorez que cette date correspond à la Journée mondiale de l'hygiène menstruelle. Le chiffre 28 évoque le laps de temps qui s'écoule entre les cycles. Quant à mai, il a été choisi parce qu'il s'agit du cinquième mois de l'année et que la période menstruelle dure environ cinq jours. Cette journée existe depuis 2014. En avez-vous entendu parler souvent dans les médias ? Est-il nécessaire de rappeler que les menstruations touchent pourtant toutes les personnes qui sont nées dans un corps de femmes, cela, depuis les débuts de l'humanité ?

Le 28 mai 2023, j'avais une bonne raison de me réjouir. Militante depuis des décennies pour la cause menstruelle, j'avais soumis une proposition sur la précarité menstruelle à la Fédération des femmes du Québec. Le 17 février 2023, après moult débats, elle fut adoptée. Youpi ! Par contre, au pays de la fleur de lys, nous avons remplacé « hygiène menstruelle » par « santé

menstruelle», car selon certaines femmes, le terme « hygiène » donnait l'impression, une fois encore, que les menstruations sont sales.

Le 28 mai, comme j'étais fière de participer à cette première célébration publique de la Journée de la santé menstruelle organisée par le Regroupement des groupes de femmes de la région de la Capitale nationale. Notre coup d'éclat a eu lieu dans le Vieux-Québec, près des fortifications. On l'avait annoncé largement dans les médias virtuels, traditionnels et autres. De plus, on avait envoyé une lettre ouverte adressée à la ministre responsable de la condition féminine. Pas moins de 210 organisations en étaient signataires ! Grosso modo, on demandait à Martine Biron de « mettre les menstruations au cœur du débat public, de les normaliser afin de créer un environnement favorable à leur vécu ». Combien étions-nous lors de ce rassemblement tenu sur la Place d'Youville ? Une douzaine de participantes ont pris la parole et approximativement une trentaine de personnes, tout au plus, nous écoutaient devant les marches du Palais Montcalm. C'était un dimanche et le soleil nous bénissait de sa chaleur. Comment ne pas y voir une autre preuve que les menstruations dérangent toujours... même en 2024 ?

Ne nous répète-t-on pas qu'il faut voir le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide ? Depuis que plusieurs municipalités du Québec offrent des subventions aux personnes désireuses de se procurer des produits menstruels durables, on cause davantage menstrues dans l'espace public. Eh oui, lorsque la créature politique a osé poser un regard plus ou moins attentif sur les menstruations, comme par magie, leur importance semble avoir crû.

Les subventions, c'est bien ! La gratuité, c'est mieux ! Mille mercis à l'ancienne première ministre d'Écosse, Nicola Sturgeon, d'avoir instauré la gratuité des produits menstruels sur son territoire en août 2022. Une sorte de plafond de verre n'a-t-il point été franchi à ce moment ? L'expression « précarité menstruelle », tout doucement, a commencé à prendre sa place dans notre discours. Il était temps ! Est-ce normal que des jeunes filles, surtout des Africaines, ne puissent se présenter en classe parce qu'elles n'ont pas de produits menstruels ? Pas trop loin de chez nous, des femmes sans domicile fixe en sont réduites à bourrer leur sous-vêtement de serviettes de table, gracieuseté des chaînes de malbouffe, parce qu'elles n'ont pas accès à des produits menstruels. Dans une société riche comme la nôtre, comment ne pas s'indigner que certains organismes qui viennent en aide aux femmes en situation de vulnérabilité se retrouvent quelquefois dans l'incapacité de répondre à la demande de produits menstruels ? Ouf ! On commence toutefois à remédier à la situation. Un peu partout, des organismes sollicitent des dons en argent ou en produits menstruels afin de répondre à ces besoins. J'ai moi-même participé à des collectes du genre. Dans certains États comme l'Espagne, le Japon ou l'Indonésie, on instaure des congés pour celles qui souffrent de règles particulièrement douloureuses.

En décembre 2020, Catherine Fournier, alors députée indépendante, avait fait adopter à l'unanimité une motion sur la gratuité des produits menstruels dans les établissements publics. Même si un pas a alors été franchi, au Québec, la cause menstruelle fait figure de queue de

train plutôt que de locomotive. Aux dernières élections provinciales, quelques formations politiques ont évoqué la précarité menstruelle dans leur programme. La plus sérieuse d'entre elles était Québec Solidaire. Qu'en est-il du parti actuellement au pouvoir ? Brillaient par leur absence toutes références aux produits menstruels dans la plate-forme électorale de la CAQ.

Comme pour l'ensemble des revendications féministes chrétiennes, les appuis comptent tous pour faire avancer les droits des personnes menstruées. Imaginez si Barbie mettait sa popularité ressuscitée au service des menstrues...

L'autre Parole : une collective organisée en groupes

Les groupes de la collective féministe et chrétienne L'autre Parole sont des lieux d'appartenance et de travail. Chacun désigne une représentante au Comité de coordination (Coco) qui coordonne les activités de la collective. Dans la revue *L'autre Parole* et sur son site, les autrices sont habituellement identifiées à leur groupe, dont voici une brève description :

Bonne Nouv'ailes – Ce groupe montréalais se caractérise par sa joie et son analyse des enjeux féministes et spirituels que vivent ses membres. Lieu de ressourcement, elles partagent leurs avancées et leurs ralentissements.

Déborah – Ce groupe se rencontre à Gatineau. Artistiques et écoféministes, ces femmes souhaitent sensibiliser les gens à plus de justice et d'équité dans l'Église. Leur objectif est de faire reconnaître une existence à part entière des femmes au sein de l'Église.

Vasthi – Ce groupe montréalais s'est bâti à partir de la mise en commun d'expériences – aliénations, oppressions, interpellations. En matière de spiritualité, Vasthi affirme refuser toute dépendance par rapport au pouvoir clérical et privilégie l'innovation symbolique.

Phœbé – Ce groupe montréalais s'inspire des premières communautés chrétiennes pour faire église. Selon les dons de chacune, ses membres se rattachent au souffle de la diaconesse Phœbé des débuts du christianisme avec liberté, enthousiasme et ardeur.

Membres sans groupe – L'autre Parole a déjà eu d'autres groupes dans la province, comme Houlda de Rimouski ou Myriam de Sherbrooke. Maintenant plusieurs femmes ont quitté ce monde et il reste des électrons libres, orphelines de groupe, mais très actives dans la collective. On les retrouve un peu partout dans la province. Dans la ville de Québec, quelques nouvelles membres pourraient bientôt se regrouper ! C'est à suivre...

Si vous souhaitez vous joindre à L'autre Parole, contactez-nous ! Le chemin pour intégrer la collective est de participer à son colloque annuel qui se déroule habituellement à la fin août, afin de vous joindre à un groupe existant, ou d'en créer un nouveau.

Crédits des photographies et des dessins

Artiste en résidence

Jo-Ann Lévesque

Jo-Ann Lévesque s'intéresse à l'art depuis sa jeunesse. Détentrice d'un Ph. D. en sciences de l'éducation, elle a mené une carrière en gestion de la recherche universitaire. Elle a suivi plus récemment des cours de dessin, de peinture et de photo, entre autres, à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue et à l'Université Concordia.

Dans ce numéro de la revue *L'autre Parole*, elle offre une série de photos artistiques, médium qu'elle utilise pour illustrer sa perception de la beauté et des réalités de la vie. La série présente des photos d'arbres, de fleurs et de plantes, et de ses personnages de prédilection, des oiseaux, bernaches, canards, oies sauvages et pigeons, dont les postures lui rappellent des attitudes spirituelles.

Dessin

p. 43, *Marie et les menstrues* : dessin de Martine Lacroix.

La revue *L'autre Parole* est la publication de la collective du même nom.

Comité de rédaction :

*Denise Couture, Pierrette Daviau, Nancy Labonté, Christine Lemaire et
Nathalie Tremblay*

Secrétaire de rédaction :

Denise Couture

Révision linguistique et édition de la revue :

Josée Latulippe

Site Internet :

Marie-France Dozois et Nancy Labonté

Pour vous abonner à notre liste d'envoi :

*Visitez notre site Internet www.lautreparole.org et remplissez le formulaire d'abonnement au
bas de page du site.*

Pour nous joindre :

Carmina Tremblay : 514 598-1833

Courriel : carmina@cooptel.qc.ca

Adresse postale :

C.P. 393, Succursale C

Montréal (Québec) H2L 4K3
